

## GALSUINDE ET BRUNEHAUT.

Un nouveau joug allait peser sur l'Espagne. Rome dégénérée avait cédé sous la puissante main d'Alaric, roi des Goths : bientôt après, ses successeurs se trouvant à l'étroit dans leur empire de Toulouse, franchirent les Pyrénées, domptèrent dans la Celtibérie les Alains et les Suèves; détruisirent les derniers vestiges de la domination romaine et restèrent seuls maîtres de cette malheureuse Espagne, jusqu'à ce que Justinien, se jetant à son tour sur cette riche proie, leur enleva Séville leur capitale, et la Bétique entière.

Athanagild, leur roi, porta alors à Tolède le siège de son empire. Située au sommet d'un faisceau de rocs inaccessibles, que le Tage enserre d'une humide ceinture; riche des magnifiques monuments dont l'avaient dotée les empereurs, Trajan surtout, qui conserva toujours un culte religieux pour l'Espagne, sa patrie; Tolède fit bientôt oublier aux Goths la joyeuse Séville. D'ailleurs leur rudesse du Nord s'était adoucie déjà sous le ciel de l'Ibérie et au contact de la civilisation : ils avaient admiré, au lieu de les briser, les magnificences romaines, et s'essayaient eux-mêmes dans les sciences et les arts. Pressé de doter comme les empereurs cette riche Tolède d'un souvenir digne de lui, Athanagild fit bâtir sur le plus isolé des monts qui la soutiennent un immense palais dans lequel on découvrait comme l'aurore de cette magnifique architecture qui a rempli de merveilles tout l'univers chrétien. Les comtes Goths, investis des charges civiles et militaires, groupèrent leurs habitations auprès de celle d'Athanagild, et bientôt au-dessus de la verte et riante Véga, qui s'étend au pied de Tolède, s'éleva une couronne de palais.

Mais plus occupé encore d'affermir son autorité que d'embellir sa nouvelle capitale, Athanagild, sacrifiant à son intérêt les vieilles inimitiés de la nation gothique contre la nation franque, accordait à Sigebert, roi d'Austrasie, sa fille Brunehaut !

Elle souscrivit joyeusement aux projets

de son père. Séduite par la perspective d'un bonheur inconnu et de scènes nouvelles, elle crut trouver dans son union avec Sigebert la réalisation de tous ses rêves : sa beauté lui assurait d'avance l'hommage de tous ces Francs qu'elle était curieuse de connaître; son intelligence devait lui obtenir sur eux un empire qu'elle conserva jusqu'à la fin. Nature forte et ardente, elle s'était passionnée pour les progrès de la civilisation romaine, et dépassant les bornes que les Goths assignaient à l'éducation de leurs femmes, elle offrait le spectacle étrange pour cette époque, d'une jeune fille dont le mérite égalait la beauté. Éblouie par les brillantes fêtes qui célébrèrent à Tolède son prochain mariage, elle vit arriver sans angoisse la veille de son départ : mais ce jour-là, rappelée à la triste vérité d'une longue séparation, elle n'eut le courage de retenir ses larmes que pour essuyer celles de sa mère et de sa sœur.

Après la fatigue de nombreuses cérémonies, retirée dans son appartement, elle s'était avancée vers une haute fenêtre qui, laissait découvrir cette double chaîne de montagnes que le Tage (1) a séparées pour livrer passage à ses eaux. La nuit était tombée : une lumière argentée éclairait vaguement la nature, et les monts, effaçant leurs âpres contours, ne laissaient plus découvrir que des formes indécises pleines de grandeur et de solennité.

Brunehaut contemplait ce tableau, absorbée dans ses pensées; ses longs cheveux noirs flottaient sur la tunique de lin blanche et fine, que terminait une haute bordure de pourpre et qu'une double ceinture retenait sur les hanches et sur la poitrine. Près d'elle, une autre jeune fille dont le profil se dessinait légèrement dans l'ombre, comprimait des sanglots étouffés.

« Sœur, ne pleure pas, lui dit Brunehaut, nous nous retrouverons un jour... Lorsque

(1) C'est de là que lui vient son nom *Tajo*, en espagnol *coupure*.



les cœurs se cherchent, les chemins sont-ils donc si difficiles à parcourir?... Vois si, pour conquérir la Bétique, les soldats de Justinien ne sont pas arrivés d'un pays bien plus éloigné que la Gaule ne l'est de l'Espagne... Pour moi, tu le sais, j'avais besoin de voir des régions inconnues... J'ai rêvé le monde si beau que je me trouvais à l'étroit dans notre montueuse Tolède... Et puis, le roi Sigebert est jeune et beau, et je serai reine des Francs!... Chez ces peuples, ma sœur, on croit encore à l'origine céleste de la femme : au lieu de la reléguer, comme ici et à Rome, au fond de son palais, on la laisse, comme autrefois chez les Germains et les Celtes, exercer son empire : on le subit avec respect, et vraiment il est grand de régner sur un homme par le cœur, sur un peuple, par la puissance de son nom!...

Ces rêves brillants se réalisèrent tous pour Brunehaut. A son arrivée dans les Gaules, son jeune époux l'accueillit avec bonheur. De magnifiques fêtes se renouvelèrent dans toute l'Austrasie pour célébrer son mariage; les grands et le peuple, également ravis de sa beauté, de sa grâce et de la bienveillance qu'elle avait pour tous, applaudirent par de longs cris d'enthousiasme à l'union que contractait leur roi.

L'éclat de cette alliance, plus encore que l'image du bonheur de Sigebert, portèrent le trouble dans l'âme de Chilpéric son frère. Plongé dans les désordres d'une vie licencieuse, il avait accordé sa confiance et son cœur à une jeune femme nommée Frédégonde, dont l'audace et la ruse égalaient l'ambition. Se confiant à son empire sur Chilpéric, elle croyait monter déjà les degrés du trône, pour s'y asseoir avec lui, quand tout à coup elle se vit menacée de retomber dans son obscure position.

Jaloux du mariage de son frère, désireux comme lui de présenter à ses peuples une femme illustre par son nom et par son mérite, Chilpéric avait envoyé de nombreux ambassadeurs à Athanagild, pour lui demander la main de sa fille aimée.

La brillante destinée de Brunehaut n'avait pas soulevé un désir chez sa sœur. Dévouée aux affections du foyer, Galsuinde ne comprenait le bonheur qu'après de sa

mère : ses regards n'avaient jamais cherché un plus vaste horizon que celui de Tolède. Aussi étrangère à son époque par son âme sensible et tendre, que Brunehaut l'était par la culture de son intelligence, elle croyait que soulager la misère et consoler la souffrance étaient toute sa mission. Elle n'avait pas, comme Brunehaut, le charme qui fascine, mais celui qui touche et pénètre le cœur. La douce quiétude de son âme se reflétait sur sa physionomie naïve, et se lisait dans son regard toujours plein d'une expression bienveillante.

Effrayée au nom de Chilpéric, dont elle avait appris les désordres, alarmée surtout à l'idée de quitter sa famille, elle chercha dans l'affection de sa mère un refuge contre le danger qui la menaçait.

« Mère, dit-elle à Goisvinde, que m'importe d'être reine ! La couronne que m'offre ce Franc me sera trop lourde si tu n'es pas près de moi, pour m'aider à la porter !... Le malheur m'attend dans les Gaules, garde-moi près de toi ! »

Goisvinde pleura avec sa fille; mais l'ambition parla plus haut que leur douleur, au cœur d'Athanagild; le mariage de sa fille lui assurait plus d'avantages encore que ne lui en avait fait Sigebert; il fut décidé.

Dès qu'ils connurent la décision d'Athanagild, les députés de Chilpéric, pressés de lui amener sa jeune épouse, voulurent saluer Galsuinde comme leur reine, et la prier de fixer son départ : mais, tout barbares qu'ils étaient, saisis de compassion pour la douleur de ces deux femmes, ils se retirèrent et n'osèrent parler de séparation que deux jours plus tard.

Le sentiment du devoir triompha toutefois des pressentiments et des regrets de Galsuinde : appelant la religion à son aide, elle parut se résigner au sacrifice qui devait cimenter l'alliance de son père avec ses ennemis. Mais la tendresse maternelle ne sut se plier, ni à cette résignation du dévouement, ni aux conseils de la politique : Goisvinde ne comprit que le malheur de sa fille. Elle obtint à force de prières et de larmes un nouveau sursis à son départ. Quand il fut expiré, elle voulut le prolonger encore; mais cette fois elle trouva les Francs inflexibles.



Le jour, où sa fille, abandonnant le seuil paternel, prit enfin le chemin des Gaules, toute la population exprima par les démonstrations les plus vives son affection et sa douleur.

« Adieu à Galsuinde, criaient-ils tous ensemble, agitant des branches de platane, et les jetant sous les pieds de sa mule. Que Dieu la conduise sur la terre des Francs!..

— A qui pourrons-nous recourir, ajoutaient les femmes au milieu de leurs larmes, maintenant que ces barbares nous enlèvent l'amie de tous les malheureux!... »

Et la jeune fille, répondant par de doux regards à cette foule amie, lui tendait la main en dernier signe d'adieu!...

Arrivée à un détour de la route qui dérobe la vue de Tolède, Galsuinde se retourna pour jeter un dernier regard sur sa ville adoptive : puis, quand elle la vit lentement disparaître, ses yeux se remplirent de larmes qu'elle ne chercha plus à cacher.

Une nouvelle douleur l'attendait à la première halte de ce triste voyage. Avant de franchir le pont qui traverse le Tage à quelque distance de Tolède, Athanagild, qui l'avait accompagnée jusque-là, suivi de tous les grands de son palais, s'arrêta devant le chariot qui l'emportait, et la serrant sur son cœur : « Adieu, ma fille, lui dit-il; prouve aux Francs et aux Goths que tu sais être reine, » et faisant retourner devant lui les enseignes gothiques sur lesquelles on voyait un ours, il reprit le chemin de son palais.

Pour Goisvinde, longtemps encore elle voulut suivre sa fille... chaque soir, quand arrivait le moment fixé par elle pour la fin de son voyage : « Je te quitterai demain, » disait-elle à Galsuinde, et quand le matin venait à reparaitre : « C'est ce soir, ma fille, reprenait-elle, que nous nous séparerons! »

Depuis trois jours déjà elles parcouraient une de ces belles et larges voies romaines couvertes d'un mélange de gros sable et de chaux qui leur avait valu le surnom de voies argentées.

De vastes plaines étalaient au soleil comme des tapis d'or leurs moissons de seigle ; les montagnes enserraient au loin l'horizon, puis se rapprochant comme pour

se confondre, elles ne laissaient plus entre elles qu'un espace étroit, accidenté, rocailleux : le cortège avait abandonné la voie romaine et la marche devenait pénible ; pour éviter la fatigue à leur reine, les seigneurs goths lui représentèrent cette fois qu'il était temps de regagner Tolède. Elle attira sa fille sur son cœur ; la couvrit longtemps de caresses et de larmes. « Adieu, mon enfant, lui dit-elle... Sois heureuse... mais que je crains pour toi!... »

Galsuinde s'éloigna refoulant ses sanglots dans son cœur : sa mère, appuyée à l'angle d'un rocher, la suivait du regard, la rappelant par ses signes aussi longtemps qu'elle put la découvrir au loin.

Plongée dans une morne douleur, Galsuinde resta longtemps insensible aux scènes magnifiques que la nature, sur toute cette route, renouvelle à chaque instant : enfin, rappelée à elle par les clameurs bruyantes des peuples accourus sur son passage, elle trouva pour tous un bienveillant sourire, de gracieuses paroles, et prise pour eux d'un tendre intérêt, elle leur demandait de continuer sous ses yeux les danses et les chants que son arrivée avait interrompus.

D'autres fois, suivant leur coutume, les Vascons, peuples du nord de l'Espagne, apprenant l'arrivée d'étrangers, se hâtaient d'apporter leurs malades sur les bords du chemin, afin que les voyageurs leur vinsent en aide pour le soulagement de leurs misères!...

Bientôt après le passage pénible des montagnes, le cortège arriva à Narbonne, où Galsuinde, abandonnant son lourd chariot de voyage, fit son entrée sur un char de parade, élevé en forme de tour, plaqué d'argent, et que tiraient huit taureaux blancs. Tous les seigneurs goths et francs qui formaient son escorte quittèrent leurs manteaux de route, s'armèrent de leurs boucliers suspendus à l'arçon de la selle et découvrirent les harnais dorés de leurs montures pour les laisser étinceler au soleil. La population de Narbonne applaudit avec enthousiasme à cette entrée solennelle qui fut renouvelée à Carcassonne, dernière ville importante du royaume d'Athanagild, à Poitiers et à Tours.

Les nouveaux paysages qui l'environ-



naient, l'attrait de cette terre des Gaules où tout contrastait si étrangement avec les sauvages aspects de l'Espagne, l'assurance qu'elle allait y trouver sa sœur, et ces illusions qui suivent la jeunesse jusqu'au fond de l'abîme, avaient insensiblement affaibli les noirs pressentiments de Galsuinde; et quand arrivée à Rothomagus, capitale de la Neustrie, après les premiers embrassements de sa sœur, elle fut présentée à Chilpéric, elle lui parla d'une voix calme et avec un visage serein.

Des fêtes plus brillantes encore que celles qu'avait données Sigebert célébrèrent le mariage de Chilpéric. Fier de sa jeune épouse, ravi surtout des richesses qu'elle avait apportées de Tolède, il lui témoigna d'abord une affection sans bornes, et sembla revenir à des habitudes et à des principes qu'il avait depuis longtemps oubliés.

Séduite par ces dehors d'un bonheur qu'elle était si loin d'attendre, Galsuinde se reprocha d'avoir douté de Chilpéric.

« Mère, écrivait-elle à Goisvinde, en ces caractères runiques, mêlés de lettres grecques et romaines, que l'évêque Ulphilas avait introduits parmi les Goths, « mon cœur est encore près de toi. Sur » cette longue route, où j'ai vu tant de » fois se lever et s'éteindre le jour, j'ai » gardé à chaque instant ton souvenir... » ici encore, c'est toi qui de loin me consoles et me protèges. Brunehaut est heureuse, je le serai aussi!... Sans doute » nos pressentiments nous trompaient; car » le roi Chilpéric m'a reçue avec une affection qui semble s'accroître. Peut-être, pour » que son cœur s'ouvrit aux joies pures et » vraies, n'avait-il besoin que d'une amie » vertueuse.... je saurai mériter sa confiance. Dépose donc toutes tes craintes, » je m'avance aujourd'hui sans effroi sur ce » nouveau chemin de la vie où j'espère te » retrouver un jour. »

Mais une horrible réalité devait bientôt renverser ces douces espérances. Chilpéric avait l'âme trop corrompue par une longue habitude du vice, pour apprécier les joies de la vertu: il se fatigua promptement des devoirs qu'elle impose, et rappela Frédégonde au palais.

Dès ce jour s'évanouirent tous les rêves

de Galsuinde. Guidée par la religion catholique qu'elle avait embrassée depuis son mariage, elle recourut à tous les moyens que lui suggéra son cœur, pour ramener Chilpéric, mais tous échouèrent devant l'empire de sa rivale. Non contente d'avoir triomphé du cœur de Chilpéric, Frédégonde avait à se venger sur Galsuinde de l'humiliation qu'elle avait subie: elle la fit reléguer au fond du palais, et renouvela pour elle, à toute heure, les outrages les plus accablants. Toujours soumis aux caprices des rois, les courtisans oublièrent bientôt leur reine légitime pour s'incliner devant la puissance nouvelle: le nom seul de Frédégonde retentit désormais dans les revues, les joutes et les festins dont elle divertit la cour, et où, pour lui plaire, Chilpéric déploya tout le luxe romain. Retirée dans ses appartements, Galsuinde entendait le bruit lointain de ces fêtes et n'y répondait que par des larmes. Badda, sa jeune compagne, venue avec elle de Tolède, lui restait seule fidèle, et calmait par une amitié ingénieuse la vivacité de ses douleurs.

Un jour elles pleuraient ensemble.... Tout à coup Galsuinde, interrompant ses larmes, sembla se recueillir; puis s'adressant à Badda:

« Je marche ici entre l'opprobre et la mort, lui dit-elle; tu vois avec quelle superbe insolence cette femme, accumule sur ma tête les chagrins et les humiliations.... Chilpéric lui-même la seconde!... je n'ai plus la force de supporter cette lente agonie!.. Te souvient-il de mes angoisses lorsque je dus quitter ma mère, et de nos adieux déchirants?... Dieu me parlait dans ces pressentiments; j'entrevois alors tous les malheurs qui m'accablent.... Pourquoi n'ai-je pas reculé devant eux... Pourquoi ne me suis-je pas jetée aux pieds de mon père!... Il eût cédé à mes prières et à mes larmes, et je ne serais pas aujourd'hui perdue au fond de ce palais, où il ne me reste plus qu'à mourir!...

— Ces regrets affaiblissent ton courage, dit Badda; Tolède nous attend!... Allons y retrouver ceux qui t'aiment, et qui te feront oublier cette indigne terre des Gaules, où tu as tant souffert. »



Le lendemain était l'époque d'une des grandes fêtes anniversaires célébrées par le peuple franc.

Ce jour-là, selon l'usage, le roi et la reine précédaient la procession que l'on faisait dans la ville, en l'honneur de saint Martin. Galsuinde trouva la force de se rendre à cette pieuse cérémonie. Un trône en argent était élevé pour elle, à côté de celui de Chilpéric, au milieu de l'église, presque tout entière en bois doré comme la plupart des églises de ce temps. Chilpéric et sa femme étaient revêtus de manteaux enrichis de pierreries, et fixés sur la poitrine par un large fermail ou agrafe orné de la couronne royale. Ils prirent place sur leurs trônes; l'évêque de Rothomagus, entouré de ses diacres, entonna l'hymne à saint Martin, que tout le peuple reprit d'une voix puissante et solennelle : et la procession ayant en tête les bannières de saint Polyeucte et de saint Hilaire, et la châsse de saint Martin, portée par huit prêtres en surplis brodés, se déroula lentement dans les rues étroites de la ville, puis revint à l'église où brillaient des milliers de cierges. De nouveaux chants retentissaient dans la basilique, lorsque tout à coup une flamme dévorante, embrasant les draperies qui recouvraient le trône de Galsuinde, la fit paraître au milieu d'un brasier ardent. Le feu se communiqua rapidement aux boiseries et aux tentures du côté où se trouvaient les femmes : se précipitant les unes sur les autres pour échapper au danger, elles mêlèrent un instant leurs cris de terreur au chant calme et cadencé des prêtres et du peuple.

Chilpéric à ces cris s'élance au milieu des flammes, et saisissant Frédégonde, il l'emporte dans ses bras !

Galsuinde, immobile, contemplait l'incendie sans chercher à y échapper; elle en fût devenue la victime sans le dévouement d'un leude courageux.

Le soir de cette même journée, Chilpéric, en proie à une préoccupation profonde, parcourait à grands pas son vaste appartement : un bruit léger attira ses regards vers la porte; une main de femme en souleva la tenture; et Galsuinde se trouva devant lui.

« Ne crains rien, lui dit-elle avec

calme, je ne viens pas ici te demander compte de tes promesses, et appeler sur toi la vengeance de Dieu. Puisse-t-il te pardonner ton parjure!... Mais moi, que ta conduite déshonore, je veux sortir de ton palais... Tu as repris ta liberté, rends-moi la mienne... Laisse-moi retourner dans ma terre natale... Je t'abandonne les trésors que j'ai apportés d'Espagne... Je ne garderai rien de ta cour, pas même le souvenir de mes souffrances et de ta perfidie... »

Chilpéric eût consenti avec empressement à cette proposition. Mais voué au mensonge et à l'avarice, comme il l'était aux autres vices, il ne put comprendre le noble désintéressement de Galsuinde; Frédégonde se chargea d'ailleurs de lui persuader qu'elle lui tendait un piège et de le convaincre qu'il n'avait qu'un moyen de se débarrasser d'elle en gardant ses trésors! Il fallait tromper d'abord Galsuinde...

La pauvre jeune femme revint une fois encore à la foi et à l'espoir!

Cependant, quelques jours après les nouvelles protestations de Chilpéric, elle était seule avec Badda; c'était le soir : elle prolongea sa prière, puis se retournant tout à coup vers son amie :

« Badda, lui dit-elle, je ne reverrai plus ma mère... Quand je mourrai, coupe ma chevelure, et porte-la-lui comme mon dernier souvenir!... »

Elle parla longtemps de l'Espagne... et lorsque Badda l'eut quittée, elle s'endormit d'un paisible sommeil. . . . .

Cette même nuit deux hommes s'avançaient à travers les sombres vestibules du palais, vers l'appartement de la reine : leurs ombres vacillaient sur la muraille à la pâle lumière d'une lampe, et les devançaient comme des spectres hideux.

Ils entrèrent sans bruit dans l'appartement de Galsuinde et s'approchèrent lentement de son lit. Le plus âgé des deux avait tiré déjà une corde cachée sous les plis de son manteau; il allait soulever la tête de la malheureuse femme, quand son compagnon, saisi de pitié devant tant de jeunesse, lui dit à voix basse :

« Elle est trop jeune pour mourir!... »

Un satanique sourire répondit à ce re-



mords... Quelques secondes après Galsuinde avait cessé de vivre!...

Pendant que cet horrible événement se passait au palais, Brunehaut arrivait à Rothomagus où l'appelaient une dernière lettre de Galsuinde et de sinistres pressentiments. Tout était calme et paisible au château du Mérovingien lorsqu'elle s'y présenta. Pressée de revoir sa sœur, elle se fit conduire auprès d'elle et, s'élançant vers son lit, la prit dans ses bras... Mais elle recula aussitôt, frappée d'horreur, elle n'avait embrassé qu'un cadavre glacé.

Accouru à ses cris de désespoir, Chilpéric, lâche et fourbe jusqu'à la fin, feignit la surprise et la douleur... Il pleura sur cette femme qu'il venait lui-même d'immoler...

« Haine et vengeance!... » s'écria Brunehaut se dressant soudain contre lui avec une énergie menaçante!...

Haine et vengeance!... Je laverai dans ton sang et celui de tes enfants le sang pur de ma sœur... Que Dieu épuise contre toi et la vile Frédégonde tous les traits de sa colère... Que l'opprobre te poursuive jusque dans les siècles à venir, et que la Neustrie s'épouvante des calamités que lui réserve mon bras!... »

Brunehaut vérifia ces sanglantes menaces : à peine Frédégonde se fut-elle assise à la place de Galsuinde, qu'une guerre fratricide éclata entre Sigebert et Chilpéric à l'instigation de leurs femmes. La mort de ces deux frères ne suspendit pas la lutte des terribles rivales : des flots

de sang inondèrent les Gaules.... Frédégonde avait depuis longtemps terminé sa vie toute de crimes, et Brunehaut poursuivait encore sur le fils de son ennemi son implacable ressentiment!...

Toutefois, pendant les alternatives de cette longue guerre, son génie éclaira l'Austrasie des premières lueurs de la civilisation. Elle la dota des coutumes et des lois gothiques qui faisaient la richesse de son pays. Elle fit élever partout des monuments semblables à ceux qu'elle avait vus en Espagne, et tracer à travers mille obstacles ces magnifiques voies romaines, dont en Belgique et au nord de la France, plusieurs ont conservé son nom.

Un épouvantable drame l'attendait à la fin de sa carrière, et comme si sa mort eût dû faire pendant à celle de sa sœur, le coup qui la frappa lui vint du sang de Chilpéric. Vaincue par Clotaire, son fils, elle fut accusée par lui de tous les crimes commis par Frédégonde et Chilpéric. Traitée comme une esclave, elle conserva sa majesté de reine, au milieu de toutes les humiliations dont elle fut abreuvée, et subit sans faiblesse l'horrible supplice qui termina ses jours. Elle fut attachée à un cheval fougueux qui, lancé au galop dans l'arène, la brisa dans sa course, et lança jusque sur Clotaire lui-même les membres palpitants de sa victime!...

LOUISE BADER.

## BIBLIOGRAPHIE.

A Monsieur le Directeur du *Journal des Demoiselles*.

« Monsieur,

» Je viens de terminer une lecture on ne peut plus intéressante, celle des *Cahiers d'une élève de Saint-Denis* (1); voulez-vous me permettre de vous en parler?

» Longtemps institutrice, c'est comme institutrice et comme mère que je me per-

mets de juger ce livre; eh bien, je vous le dis, monsieur, les éditeurs, en le publiant, se sont acquis des droits à notre reconnaissance.

» Sans aucun doute, il était déjà de bons livres d'enseignement, mais les uns pèchent par trop de développements, et ne semblent écrits que pour des esprits déjà mûrs; les autres, par trop de concision et n'offrent qu'une sèche analyse, propre à rebuter les jeunes intelligences, qu'il faut éclairer, certainement, mais

(1) Cours d'études complet et gradué pour les filles, édité par Paulin et Lechevalier, rue de Richelieu, 60.

auxquelles aussi il faut plaire; tous, enfin, par le manque d'entente générale dans la simultanéité des études et dans leur gradation.

» Les *Cahiers d'une élève de Saint-Denis* répondent, au contraire, à tous les besoins, et, chose absolument neuve, les élèves auxquelles il n'est pas donné de consacrer un long temps à l'étude, peuvent s'arrêter, après telle ou telle série, sans avoir pour cela une instruction tronquée.

» Avec ces livres, il n'est point de cervelles obtuses dont une institutrice ne puisse faire jaillir l'étincelle; il n'est point de mère qui ne puisse élever ses enfants. Et ce n'est pas de l'éducation que je parle ici.

» L'éducation n'a pas d'autre source que le cœur. La femme des bords de l'Orénoque peut tout aussi bien faire l'éducation de sa fille, que la Française la plus lettrée. Je parle de l'instruction.

» Quels qu'aient été les sacrifices de nos parents pour nous, quelque brillantes qu'aient paru les épreuves que nous avons eu à subir, les préoccupations de la vie ne manquent point d'effacer beaucoup de nos *savants* souvenirs; et, bien des mères sages, disposées à faire à leurs enfants le sacrifice

du monde et de ses plaisirs, s'arrêtent tout à coup, ne sachant pas, au juste, comment débiter dans cette œuvre difficile et sainte, ni quelles idées imprimer, d'abord, dans ces jeunes têtes, pour qu'il n'y survienne ni confusion ni fatigue, et pour que tout s'y place avec l'ordre admirable que présentent de beaux caractères d'impression dans leurs casiers.

» Jusqu'ici, inquiètes et craintives, elles cherchaient autour d'elles et dans leur mémoire, et souvent, faute de guide, abandonnaient la tâche sacrée.

» Aujourd'hui, il n'en saurait plus être ainsi; avec les *Cahiers d'une élève de Saint-Denis* (2), instituteurs et parents voient clair devant eux; plus de temps précieux perdu en tâtonnements, plus d'essais infructueux; la route est large, facile, attrayante; l'enfant en atteindrait le terme, lors même qu'il y marcherait seul!

» J'ai l'honneur, etc.

» M<sup>me</sup> ADAM BOISCONTIER. »

(2) Le sommaire des *Cahiers* est adressé franco aux personnes qui en font la demande par lettre affranchie à MM. Paulin et Lechevallier.

## LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

### ÉLÉGIE

BEI DEM GRADE MEINES VATERS.

Selig alle, die im Herrn entschliefen!  
Selig, Vater, selig bist auch du!  
Engel brachten dir den Kranz, und riefen:  
Und du giengst in Gottes Ruh.

Siehst das Buch der Welten aufgeschlagen,  
Trinkst durstig aus dem Lebensquell;  
Nächte, voll von Labyrinthen, tagen,  
Und dein Blick wird himmelhell.

Doch, in deiner Ueberwinderkrone  
Senkst du noch den Vaterblick auf mich;  
Betest für mich an Jehova's throne,  
Und Jehova höret dich.

Schwebe, wann der tropfen Zeit verrinnet,  
Der mir Gott aus seiner Urne gab,  
Schwebe, wann mein Todeskampf beginnt,  
Auf mein Sterbebett herab:

### ÉLÉGIE

AUPRÈS DE LA TOMBE DE MON PÈRE.

Bienheureux ceux qui s'endorment dans le Seigneur! Et toi aussi, mon père, tu es bienheureux! Les anges, en chantant, ont tressé ta couronne, et tu es entré dans le repos de Dieu.

Tu vois le livre des mondes ouvert; tu t'abreuves à la source de vie; les nuits ténébreuses t'apparaissent comme un jour serein, et ton regard a la pureté du ciel.

Et cependant, ceint de la couronne de vainqueur, tu abaisses encore sur moi ton regard paternel; tu pries au pied du trône de Jehovah, et Jehovah entend ta prière.

Quand la vie que l'urne de Dieu m'a versée se sera écoulée, quand mon agonie commencera, plane sur mon lit de mort.



Dass mir deine Palme Kühlung wehe,  
Kühlung, wie von Lebensbäumen träuft,  
Dass ich sonder Graun die Thäler sehe,  
Wo die Auferstehung reift;

Dass mit dir ich durch die Himmel schwebe,  
Wonnestrahlend und beglückt, wie du;  
Und mit dir auf einem Sterne lebe,  
Und in Gottes Schoosse ruh'.

Grün' indessen, Strauch der Rosenblume,  
Deinen Purpur auf sein Grab zu streun,  
Schlummre, wie im stillen Heiligthume,  
Hingesäetes Gebein.

HÖLTY.

Puisse ta palme répandre sur moi ce rafraîchissement qui découle de l'arbre de vie! Puisse mon regard s'arrêter, sans horreur, sur la vallée où doit s'accomplir la résurrection!

Puissé-je, prenant mon essor avec toi, m'élançer, rayonnant de gloire, vers les hauteurs célestes et partager ta félicité! Puissé-je habiter la même étoile que toi et me reposer dans le sein de Dieu!

En attendant, revêts-toi de verdure, arbuste qui portes les roses, pour étendre ta pourpre sur sa tombe; et vous, ossements confiés à la terre, dormez en paix comme dans un paisible sanctuaire.

## MARGUERITE.

### I. L'ABBAYE DE NOTRE-DAME DE RONCERAY.

« Vous dites qu'il faut seize quartiers de noblesse?

— Ainsi l'ont voulu les fondateurs, messire Foulques et dame Hildegarde.

— Il est des personnes à qui il serait malaisé de faire profession céans.

— Non pas à moi : nous avons en notre chartrier de quoi faire nos preuves, et quand les hommes de notre maison vont au Louvre, le roi notre sire les appelle ses féaux cousins!

— Mes ancêtres étaient à Bouvines.

— Les miens suivaient le roi Louis le Jeune à la Croisade...

— Et les vôtres, damoiselle Marguerite? Vous ne dites mot!

Ces paroles s'échangeaient entre quelques jeunes filles, pensionnaires de l'abbaye de Notre-Dame de Ronceray, à Angers. Elles étaient assises au fond du jardin, sous les vieux arbres séculaires, contemporains des murs antiques élevés à la gloire de Marie par Foulques-Nerra, comte d'Anjou, et par sa pieuse épouse; elles formaient un groupe charmant de jeunesse et de vie; mais l'orgueil de race vieillissait ces fronts candides et amenait sur ces bouches riieuses un sourire amer et dédaigneux. Les belles descendantes des anciennes familles de France, élevées dans cette noble abbaye, asile privilégié des illustres races, regardaient avec

mépris la pauvre Marguerite, orpheline sans nom et sans biens, et dont nul ne connaissait l'origine. Cette jeune fille, repoussée par ses fières compagnes, se tenait à l'écart; assise sur un banc de pierre, elle lisait attentivement *l'Imitation de Jésus-Christ*, et les sarcasmes s'émoussaient contre sa tranquillité sereine. Cependant, à la question qui lui fut adressée, elle releva la tête, et répondit : « Je ne connais point mes ancêtres; mais ceux qui m'ont amenée en cette maison savaient sans doute que je ne l'aurais point déshonorée par ma présence.

— La déshonorer, ma fille! » dit une voix plus grave et plus émue, et une religieuse sortit de l'allée qui bordait la charmille. Toutes les jeunes filles se levèrent devant elle; elle prit Marguerite par la main, et tournant vers ses compagnes un regard sévère, elle reprit : « Vous avez manqué à la charité qui convient à des chrétiennes, à la courtoisie qui sied à des filles nobles; je vous engage à réfléchir sur votre conduite et à vous en humilier devant Dieu. Pour Marguerite, sachez que la race dont elle est issue, dépasse les vôtres comme ces arbres dépassent les plantes qui rampent à leurs pieds... Elle est fille des martyrs et des... »

La religieuse n'acheva point; elle prit le bras de Marguerite et se dirigea lentement vers l'abbaye. Un tremblement nerveux agitait son corps, comme si elle eût été en



proie à une violente commotion intérieure, l'indignation et la douleur éclataient dans ses yeux d'ordinaire si paisibles. Marguerite lui baisa la main, et lui dit avec une affection timide : « Madame... ma mère, ne vous affligez pas... mes compagnes n'ont point voulu m'offenser ; c'était plaisanterie et non pas intention maligne ou fâcheuse. Ne les grondez point... — Pour l'amour de vous, ma fille, elles échapperont à la pénitence qu'elles avaient méritée... Vous avez le droit de grâce... »

L'abbesse sourit à ce mot, en regardant la jeune fille avec tendresse ; celle-ci s'inclina vers elle, et lui dit tout bas : « Cependant, ma très-honorée mère, ce qu'elles m'ont demandé, je voudrais le savoir : de qui suis-je fille ? quel est mon lignage et mon nom ? Vous le savez, vous qui m'avez tenu lieu de parents et de famille.

— Et vous le saurez un jour ; mais ce temps n'est pas venu.

Elles entrèrent ensemble dans la vaste et magnifique église, bâtie sur les grottes où les saints évêques, Albin d'Angers, Victor du Maur, Melan de Rennes, Laune de Coutances, avaient jadis célébré les augustes mystères ; toutes deux prièrent longtemps, mais jusqu'au pied de l'autel une curiosité inquiète se mêlait aux pensées de la jeune fille.

Qui était-elle ? nul ne le savait. Les professes se souvenaient qu'un soir de l'hiver de l'an 1568, lorsque déjà les clefs du monastère avaient été portées chez l'abbesse, on avait remis à la mère Saint-Benoît, alors chargée de la *porterie*, une lettre scellée qu'elle avait sur-le-champ transmise à l'abbesse ; aussitôt, l'ordre avait été donné d'ouvrir les portes, et un coche couvert de boue était entré dans les cours intérieures, jusqu'à la maison abbatiale. Un homme vêtu de noir et dont les traits étaient cachés par un feutre à l'espagnole, était descendu, et avait donné la main à une femme qui semblait de médiocre condition et qui portait un petit enfant dans ses bras. L'abbesse avait reçu ces deux personnages dans son parloir particulier, et au bout d'un quart d'heure d'entretien, le gentilhomme était remonté dans le coche et était reparti sans que personne eût vu son visage. Le lende-

main, l'abbesse annonça aux religieuses qu'elle avait reçu en dépôt une jeune enfant que ses parents désiraient voir élever à l'abbaye de Ronceray... On n'en sut pas davantage. L'enfant et sa nourrice ne quittaient pas la maison abbatiale, et étaient l'objet des soins et de la vigilance assidue de la supérieure. Mais au bout de quelques semaines, la nourrice tomba malade et mourut, et la petite Marguerite s'affaiblit visiblement. Alors la mère Saint-Paul (c'était le nom de l'abbesse) prit le parti de confier l'enfant à la femme de l'avoué de l'abbaye, dame Anne Goureau, qui nourrissait elle-même un beau garçon, et pendant deux ans, l'orpheline partagea avec le petit Robert le lait et les soins de cette digne et pieuse femme, qui confondait dans une égale affection son propre fils et sa fille de lait. Au bout de ce temps, Marguerite revint à Ronceray, qu'elle ne quitta plus ; son enfance fut douce et sereine, les religieuses la chérissaient et l'entouraient de prévenances, l'abbesse lui témoignait une affection ardente, dévouée, et à laquelle semblait se mêler parfois un sentiment respectueux ; elle participait aux modestes plaisirs des recluses, et ne regrettait point des biens qu'elle n'avait pas connus. Les sarcasmes des pensionnaires lui firent seuls comprendre l'infériorité de sa position ; elle apprit par les discours de ces filles hautaines tout ce qui lui manquait, et pleura souvent en silence sur l'incertitude et l'obscurité de son sort. La mère Saint-Paul était impénétrable, et aucun indice ne venait révéler à Marguerite ni le secret de son origine, ni l'avenir auquel elle était réservée.

## II. LA MORT DE L'ABBESE.

Trois ans s'étaient écoulés. La grosse cloche de l'abbaye sonnait lentement, et les officiers du monastère, les tenanciers, les métayers, quelques bourgeois de la ville, rassemblés à la porte de l'église, se disposaient à suivre le cortège qui allait porter les derniers sacrements à la mère Saint-Paul, qu'un mal subit venait de frapper. Étendue sur sa couche de paille, la religieuse sortait à peine d'un long évanouissement qui avait succédé à une crise terri-



ble; elle était entourée d'un grand nombre de ses compagnes qui contemplaient, avec douleur et effroi, les envahissements rapides de la mort sur ce front encore jeune, sur ce visage quelques heures auparavant encore plein de fraîcheur et de vie. L'abbesse, soutenue dans les bras de l'infirmière, se dressa lentement sur son chevet, et les yeux déjà voilés, d'une voix entrecoupée et pénible, elle dit : « Damoiselle Marguerite? où est-elle? »

— Ma mère, je suis ici! répondit une voix noyée dans les larmes.

— Restez, ma fille, et vous, nos chères sœurs, laissez-moi seule avec cette enfant, et priez pour moi... car Dieu m'appelle... je meurs. »

Les religieuses sortirent; l'abbesse qui avait retenu la main de Marguerite dans les siennes, lui dit avec une énergie de volonté qui se trahissait à travers sa parole faible et mourante : « Prenez, ma fille, la clef qui est attachée à mon chapelet, ouvrez mon prie-Dieu, apportez-moi la cassette de fer qui se trouve à droite... »

Marguerite obéit à cette voix qui la guidait depuis l'enfance; elle se leva, chercha parmi les vêtements de la mère Saint-Paul, jetés en désordre au pied de son lit, et trouva le long rosaire auquel deux clefs étaient attachées. Elle ouvrit le prie-Dieu, prit le coffret et l'apporta à l'abbesse, qui, ôtant la seconde clef fixée au chapelet, la remit à Marguerite avec la cassette : « Voici vos titres de naissance.... ma fille, dit-elle, soyez prudente, ne montrez ceci qu'à une personne dont le dévouement vous soit assuré... Pauvre enfant... je vous quitte, qui veillera sur vous? ô mon Dieu, n'abandonnez pas... »

Elle ne put achever... ses forces étaient épuisées, mais ses yeux levés vers le crucifix priaient avec ardeur; Marguerite, à genoux, pleurait le front appuyé sur le lit de la mourante. La cloche de l'abbaye sonnait toujours; on entendait dans le lointain la sonnette qui annonçait l'approche du saint cortège; les infirmières rentrèrent et disposèrent la table qui allait servir d'autel au Dieu caché; les portes s'ouvrirent et donnèrent passage au confesseur de l'abbesse, portant dans ses

maïns le ciboire d'or; le clergé de l'abbaye l'entourait; il était suivi par les religieuses, en manteau de chœur, le voile baissé et un flambeau à la main; les religieuses entourèrent le lit de leur mère, et la cérémonie commença au milieu des larmes et des prières. L'huile sainte acheva de sanctifier ces membres déjà purifiés par les austérités et la pénitence; l'épouse reçut une dernière fois l'époux qui allait couronner sa fidélité; l'Eglise versa le baume de ses admirables et suprêmes prières sur cette tête qu'envahissaient les ombres de la mort... Puis, soudain, à une agitation convulsive succéda un complet repos... Une expression grave et mystérieuse se répandit sur les traits de la mourante... Le combat était fini, l'âme allait entrer en possession du triomphe éternel... La mère Saint-Paul ouvrit les yeux et soupira : « Vous aimer toujours, mon Dieu, ô bonheur! »

— Tout est fini, l'âme est devant Dieu! dit un prêtre, prions, mes sœurs! »

### III. — LES PARCHEMINS.

La douleur de Marguerite fut grande comme son infortune, et elle comprit combien il est pénible de vivre lorsque l'intérêt de la vie a cessé. Pour les autres, l'existence habituelle reprit son cours; pour elle, la meilleure partie d'elle-même lui semblait scellée sous la dalle blanche qui s'élevait au milieu du sanctuaire. C'était là qu'elle venait prier, pleurer et songer à sa destinée enveloppée d'ombres. C'est là que la sous-prieure vint la trouver, peu de jours après la mort de la mère Saint-Paul; elle prit Marguerite par la main, la conduisit doucement hors de l'église et lui dit : « Ma chère fille, dame Anne Goureau vous demande au parloir. Je vous permets d'y aller. — Seule, madame? — Oui, mon enfant, puisque cette bonne dame a été votre nourrice. Allez... Un mot toutefois : vous avez pleuré, vous pleurez encore... mon enfant, ne voulez-vous donc pas adorer la volonté de Dieu? Ne savez-vous pas qu'il frappe ceux qu'il aime? » Marguerite secoua tristement la tête, et s'éloigna après avoir salué la sous-prieure. Elle se rendit au parloir : deux



personnes l'attendaient. L'une était une femme de quarante ans, portant le costume austère des veuves; l'autre était un beau jeune homme de dix-huit ans, d'une physionomie douce et sérieuse. Tous deux, en voyant Marguerite, s'approchèrent avec un mouvement d'empressement et de joie, et dame Goureau pressa affectueusement la main blanche et frêle que la jeune fille lui avait tendue. De l'autre main, Marguerite se couvrait le visage. « Ma chère fille, dit la bonne dame, vous pleurez! Hélas! c'est une grande douleur pour nous que la mort de cette sainte religieuse! Quelle douceur! quelle charité! quel exemple pour tous! — J'ai tout perdu, ma bonne mère nourrice! la mère Saint-Paul m'était toute chose ici-bas. Quand je la voyais, je ne pensais plus que j'étais une pauvre orpheline. — Elle vous aimait chèrement, mais d'autres aussi vous aiment. — Oui, ma bonne mère, vous m'aimez, je le sais, et mon frère Robert aussi, répondit Marguerite, en jetant à travers ses larmes un regard affectueux sur sa mère et sur son frère de lait. — Nous avons médité, Robert et moi, sur ce que nous pourrions faire pour vous-montrer notre affection et bonne volonté. Vous êtes seule, ma chère fille, et peut-être que, par la mort de la révérée mère Saint-Paul, le séjour de céans vous est devenu moins agréable.... J'avais pensé que vous consentiriez peut-être à quitter cette maison et à venir habiter avec moi.. Je suis, je le sais, de bien médiocre condition, ajouta la digne femme avec humilité, mais je vous aime tendrement, ma chère fille, et mon amitié envers vous suppléerait à ce qui me manque pour vous bien recevoir. — Hélas! ma bonne mère, vous me touchez jusqu'au fond de l'âme par cette marque d'affection, et qui suis-je moi, pauvre fille sans parents et sans nom! — Robert, poursuivit la bonne dame, Robert va partir pour Paris, où il continuera ses études en Sorbonne; il va me laisser seule... que je serais reconnaissante à Dieu et à Notre-Dame, si vous daigniez venir en mon logis et me donner le bien de vous tenir lieu de mère! — Ma mère, j'accepte, si je puis accepter. Je vous l'ai dit : je ne me connais pas moi-même,

j'ignore si je puis disposer de mon sort; mais je vais connaître enfin ce secret, et vous le connaîtrez en même temps que moi... »

En disant ces mots, elle sortit, et revint au bout d'une minute, tenant dans ses mains le coffret de fer; elle le remit avec la clef à Robert, et dit : « La mère Saint-Paul m'a ordonné de ne communiquer ceci qu'à des personnes dont l'attachement me serait connu, c'est pour cela que je désire que vous preniez connaissance de ces papiers qui doivent constater ma naissance et dont j'ignore encore le contenu. »

Robert ouvrit la cassette, qui renfermait une lettre, un parchemin scellé de plusieurs sceaux et une magnifique croix de diamants. Il lut la lettre et le parchemin, pendant que dame Goureau et Marguerite, les yeux fixés sur lui, attendaient avec émotion; tout à coup, fléchissant le genou, il prit la main de la jeune fille et la baisa d'un air respectueux et attendri : « Mon frère, s'écria-t-elle, que faites-vous? — Je rends un juste hommage, répondit-il, à la descendante de tant de rois. — Moi! dit-elle, et qui suis-je donc? — Vous êtes, madame, la fille de Marie Stuart, reine d'Écosse, et du duc d'Orkney, connu sous le nom de Bothwell; vous êtes la sœur du roi Jacques VI, l'héritier d'Angleterre. »

Les deux femmes poussèrent un cri : « La fille de Marie Stuart! de la reine captive, de la reine martyre! — Oui, madame, et voici les titres qui établissent votre naissance. »

Il prit le parchemin et traduisit rapidement du latin :

« Ce jourd'hui, 17 janvier en l'an de grâce 1568, devant nous, archevêque de Glasgow, ont comparu noble et puissant seigneur John, comte de Hamilton, et très-illustre dame Catherine, comtesse de Huntly, lesquels nous ont présenté un enfant du sexe féminin, qu'ils nous ont déclaré être fille de Marie, par la grâce de Dieu, reine d'Écosse, et de milord Francis Bothwell, duc d'Orkney, étant née au château de Lochleven, où ma susdite dame Marie, reine, est retenue prisonnière. Nous déclarons avoir conféré à cette enfant le



sacrement du baptême; elle a reçu le nom de Marguerite; mondit seigneur comte de Hamilton étant parrain et ma susdite dame de Huntly marraine.

» En foi de quoi j'ai signé :

» P., archevêque de Glasgow. »

La seconde lettre était écrite en français et adressée à la mère Saint-Paul :

« Ma loyale et fidèle amie,

» Voici ce précieux dépôt que vous voulez bien accepter, cette enfant, née en prison, d'une mère captive et peut-être réservée à l'échafaud... quelques amis dévoués se chargent de faire passer ma fille en France et de la remettre entre vos généreuses mains; mais avant que de la livrer aux dangers de ce voyage, j'ai ordonné qu'on lui conférât le saint baptême, et qu'on lui donnât le nom de Marguerite. C'est celui d'une reine d'Écosse qui fut généreuse et sainte... Chère et digne amie, je vous confie ma fille et vous remets sur elle mes droits de mère; élevez-la pour le Seigneur, cachez-lui sa naissance jusqu'à l'âge de vingt ans, et alors parlez-lui parfois de sa mère... Adieu, et que le Dieu juste vous rende le bien que vous ferez à mon enfant.

» M. R. »

Marguerite prit avec émotion la lettre de sa mère et la baisa en pleurant. A la lettre était attachée une note de la main de l'abbesse, portant ces mots :

« Cette lettre et cet acte de naissance concernent damoiselle Marguerite Stuart, élevée en l'abbaye de Notre-Dame de Ronceray, dont je suis supérieure indigne. Cette enfant m'a été confiée, le 20<sup>e</sup> jour de février 1568, par un gentilhomme du comté de Hamilton. Ceci est la vérité. En foi de quoi j'ai signé :

» Sœur SAINT-PAUL, religieuse de l'ordre de Saint-Benoît.

» N. B. La croix de diamants, renfermée dans cette cassette, était attachée au col de la petite Marguerite et lui appartient. »

« Oh! ma fille, oh! madame! s'écria dame Goureau, qu'allez-vous faire ?

— Hélas! ma bonne nourrice, je ne sais... j'ignore tout... mon père, ajouta-t-elle en

se tournant vers Robert, où est-il? que lui est-il advenu ?

— Il était depuis longtemps prisonnier en Danemark, et il est mort en prison en 1577.

— Tous deux captifs! Ah! qui me fera connaître les volontés de ma mère pour que j'aie l'heur de lui obéir !

— Ce sera moi, si vous y consentez, dit Robert, je partirai pour l'Angleterre, je pénétrerai dans le château où la reine d'Écosse est captive, je lui parlerai de vous, madame, et je vous rapporterai ses paroles et ses dispositions. J'ai appris la langue anglaise au collège de William Allen, et j'exécute ce dessein, il me semble, sans difficulté. »

A ces mots, Marguerite tourna un regard plein d'anxiété vers dame Goureau. Celle-ci, profondément émue de tout ce qu'elle venait d'entendre, ignorant les dangers qu'offrait une telle mission, parut accéder aux projets de son fils. « Oui, dit-elle, mon fils, partez, et allez dire à cette reine, livrée au pouvoir des méchants, qu'elle a encore une fille... Je suis mère aussi, et si j'étais en prison, et qu'on me vint dire que tu vis, mon fils, et que tu m'aimes, je serais consolée!... »

— Oh! ma mère nourrice, s'écria Marguerite, que Dieu vous rende au centuple votre charitable bonté! Et vous, mon frère, que vous dirai-je? Si la fille de Marie Stuart remontait un jour au rang de ses ancêtres, elle ne vous oublierait pas! — Je partirai donc, reprit le jeune homme, puisque ma mère y consent. Veuillez préparer une lettre pour la reine; demain je viendrai la chercher. Je trouverai un bâtiment à la Rochelle, et avant peu de semaines je serai en Angleterre. — Que Dieu bénisse vos projets et votre affection, mon frère! Je prierai Dieu pour vous avec votre mère, pendant que vous irez consoler la reine. Oh! que le Seigneur est bon de m'avoir donné des amis tels que vous! »

#### IV. — LE CHATEAU DE TUTBURY.

Le pâle soleil d'une après-dinée de mars ne pénétrait qu'avec peine à travers les étroites fenêtres de la forteresse de Tut-



bury, et jetait une lueur affaiblie dans le sombre appartement où la reine d'Écosse consumait les derniers jours de sa longue captivité. Le château était presque en ruine, et la chambre royale, triste et délabrée. Une antique tapisserie couvrant les murailles faisait paraître comme un cortège de fantômes, les personnages dont le temps avait effacé les couleurs. Quelques meubles qui remontaient aux guerres des Deux Roses, garnissaient ce triste séjour; on avait élevé en hâte, au fond de l'appartement, le dais de velours aux armes d'Écosse, seul privilège de la reine prisonnière; elle-même avait apporté dans sa prison quelques objets qui trahissaient ses affections et ses habitudes. Un crucifix d'argent d'un riche travail était appendu aux lambris; sur la table se trouvaient un livre d'heures manuscrit aux éclatantes miniatures, *la Vie des Saints*, par Ribadeneira, un *Tacite* que la reine lisait couramment et quelques autres livres. Son métier à broder, sa quenouille, ses navettes d'or et d'ivoire, d'autres objets qui servaient à ses élégants travaux, étaient placés dans les embrasures des fenêtres; l'une d'elles contenait aussi des cages dans lesquelles Marie élevait des tourterelles et de petits oiseaux des champs, « ce seul passe-temps des prisonniers, » dit-elle en ses lettres. Assise auprès de la fenêtre, Marie écoutait d'une oreille distraite la lecture que lui faisait une de ses suivantes, et elle regardait avec une morne attention la cour étroite et sinistre sur laquelle donnait sa prison. En dépit des années et des malheurs accablants, elle était belle encore; on trouvait en elle avec la résignation sereine d'une victime de la foi, cette expression de fermeté indomptable qui rappelait qu'en ses veines le sang de Robert Bruce s'était uni à celui des Guises. Cependant, de noirs pressentiments accablaient alors son âme. Sa prison devenait de plus en plus sévère. Ses amis et ses partisans, Norfolk, Northumberland, Westmoreland, avaient péri sur les échafauds d'Élisabeth; son fils, son unique espoir, livré dès l'enfance à des sophistes corrompueurs, abandonnait sa mère et avouait hautement que rien au monde ne pourrait le brouiller avec la reine d'Angleterre dont il

attendait l'héritage. Marie ne voyait devant elle que de longues années de captivité ou une mort violente; assassinat juridique ou meurtre commis à l'ombre de la prison.

Tout à coup elle poussa un cri qui interrompit la lectrice. « Qu'est-ce-là? » s'écria la reine. Toutes deux se penchèrent vers la fenêtre et plongèrent le regard vers la cour; il s'y passait un étrange spectacle. Un jeune homme, pâle, portant le costume des arquebusiers qui gardaient la forteresse, se débattait, désarmé, contre une troupe de soldats qui le traînaient vers la chapelle située à l'angle de la cour. Il opposait une forte résistance et ne céda ni aux coups ni aux injures dont on l'accablait. Dans cette lutte, il leva la tête, et ses yeux rencontrèrent les yeux de Marie Stuart. « Le pauvre enfant! s'écria-t-elle, il me regarde! il semble me demander assistance, hélas! et je ne puis rien! De quels spectacles nos yeux seront-ils encore affligés! Mais je veux savoir ce que c'est; allez, Elisabeth, allez me querir sir Amyas; je saurai au moins pourquoi l'on maltraite ainsi ce malheureux!... »

— Madame, répondit la suivante, voici sir Amyas qui vient saluer Votre Grâce. »

En effet, sir Amyas Paulet, commandant du château, entra dans la chambre. Il était vêtu de noir, et ses traits, ses manières, son langage exprimaient la rigidité de la secte à laquelle il appartenait.

« Je venais, dit-il, proposer à Votre Grâce une promenade sur les remparts. Les haliebardiens sont prêts (1). »

— Fort bien, Monsieur, répondit la reine; mais avant que nous ne nous livrions à cet agréable passe-temps, veuillez répondre à nos questions. Quel est ce malheureux jeune homme qu'on maltraite, là, sous nos fenêtres, en affligeant nos yeux par ses souffrances?

— Sauf votre respect, madame, ce jeune homme est un papiste, qu'avec la grâce de l'Éternel, nous espérons convertir. On le mène, comme vous le voyez, à la conférence évangélique, que donne tous les soirs,

(1) Durant les dernières années de sa captivité, Marie Stuart ne pouvait se promener qu'accompagnée de dix-huit haliebardiens ou arquebusiers armés.



en la chapelle de ce lieu, le révérend ministre Josiah Hapsley, dans l'espoir que la pure lumière pénétrera enfin dans cette âme endurcie. »

La reine haussa les épaules : « Et indépendamment des menaces et des coups de crosse, n'auriez-vous pas, dit-elle, mon bon monsieur, employé quelque argument plus décisif ? Je connais les moyens de controverse dont usent ma bonne sœur d'Angleterre et les dévoués ministres de son conseil. Ce jeune homme est bien pâle... il a du sang aux mains et au visage... *La fille de Scavenger* (1) n'aurait-elle pas essayé d'assouplir cet esprit rebelle ?... »

— Je ne dois compte qu'à sa très-gracieuse Majesté, la reine Elisabeth, de l'autorité que j'exerce sur ceux qui sont soumis à ma juridiction.

— Votre juridiction ? En effet, ce jeune homme porte le costume des arquebusiers commis à ma garde. — Il avait cherché à s'introduire dans ce corps d'hommes vaillants, semblables à ceux qui accompagnaient le saint roi David dans sa fuite au désert ; mais les signes d'idolâtrie, les amulettes qu'il portait sur lui l'ont fait reconnaître...

— Trêve à ces propos ! dit Marie en baissant la croix de son rosaire ; allons sur les remparts, et s'il vous plaît, monsieur, imiter la mansuétude du roi David, comme vous aspirez à imiter sa vaillance, faites grâce à ce malheureux.

— Je connais mon devoir, répondit sir Amyas d'un ton rogue, et j'y saurai obéir. »

Ils sortirent, la reine appuyée sur le bras de Bourgoing, son médecin, et sur celui d'une de ses femmes, car elle était en proie à de précoces infirmités ; sir Amyas marchant à sa droite, tête nue, et les halébardiers entourant et suivant la reine captive. Après une promenade d'une heure sur les tristes remparts d'où l'on ne découvrirait qu'un mélancolique horizon de bruyères, la reine rentra au château, et en traversant une galerie qui conduisait à son appartement, elle se trouva en face du jeune homme lié et bâillonné, que deux géoliers

trahaient au cachot. Ce triste groupe dut s'arrêter pour laisser passer le cortège de la reine, plus fastueux, mais tout aussi sombre, et Marie, pénétrée de pitié, se tournant vers Bourgoing, lui dit avec amertume : « Jadis, le passage des rois était un signal de grâce ! »

#### V. — LE MESSAGE.

Le lendemain, la reine se leva plus tard que de coutume, car son sommeil avait été troublé par les souvenirs pénibles de la veille, et, aussitôt habillée, elle passa, comme de coutume, dans son oratoire. C'était une pièce formée dans une des tourelles du château et prenant jour sur les remparts du nord. Un épais rideau tombait devant la fenêtre et interceptait la clarté ; la reine le souleva elle-même, mais elle demeura saisie d'effroi à la vue du spectacle qui s'offrait à ses regards. Sur le bastion le plus voisin de la fenêtre, on avait, pendant la nuit, élevé une potence, et à cette potence se trouvait suspendu le corps depuis longtemps glacé du malheureux prisonnier. Marie ne put soutenir ce tableau : pâle et tremblante, elle rentra dans la chambre où ses suivantes travaillaient, et leur dit en peu de mots ce qui causait sa douleur et son effroi : « C'est un avertissement, répéta-t-elle ; le sort de ce malheureux m'enseigne la destinée qui m'attend moi-même ; l'obscurité de la naissance n'a pu sauver ce pauvre jeune homme, la dignité du sang royal ne me sauvera pas. »

La journée se passa tristement ; vers le soir, la suivante favorite de Marie, Elisabeth Carle entra tout effrayée, et remettant un paquet à la reine, elle lui dit : « Voici ce qu'un arquebusier vient de me glisser dans la main, au moment où je passais devant lui... — Sa Grâce, je l'espère, n'ouvrira pas ce paquet, s'écria une suivante, il pourrait renfermer quelque poison subtil ! »

Marie, étonnée, tenait le paquet à la main, elle répondit : « Une reine d'Ecosse ne doit rien craindre ! » Elle rompit le cachet et lut quelques mots ; une émotion profonde se répandit sur ses traits, et dé-

(1) Instrument de torture en usage sous le règne d'Elisabeth.



fendant à ses femmes de la suivre, elle se retira dans son oratoire. Alors, elle lut avec des larmes la lettre qui suit :

« Ma royale et très-honorée mère,

» Je viens d'apprendre le secret de ma naissance; j'ai su au même instant que j'avais une mère et que cette mère était retenue prisonnière si loin de moi ! Le bonheur et l'angoisse combattent dans mon âme... Ma mère, que ne suis-je auprès de vous, que ne suis-je au rang de celles qui vous servent ! Je ne sais ce que je dois faire; je suis seule et sans conseil ; daignez me donner vos ordres et surtout daignez me permettre d'aller vous rejoindre ! J'attends vos volontés en l'abbaye de Notre-Dame du Ronceray où j'ai été élevée. Mon frère de lait, qui vous remettra cette lettre, vous en dira davantage. Ma mère, je me mets à vos genoux, je baise vos mains royales, et je vous supplie de m'accorder votre bénédiction.

» Votre fille soumise,

» MARGUERITE STUART. »

A cette lettre était joint un billet presque illisible.

« Madame,

» J'avais espéré parvenir jusqu'à Votre Majesté, sous l'habit d'un des arquebussiers qui vous gardent, mais ma religion m'a trahi, et je vais mourir pour elle ! Ce soir, dans une heure, je serai exécuté par la corde. Un de mes compagnons, catholique aussi, mais qui n'ose pas confesser sa croyance, vous fera parvenir ces papiers. Adieu, madame ; si vous le pouvez, faites connaître à ma mère que je meurs en l'aimant... On va venir... Mon Dieu ! que votre volonté soit faite...

» ROBERT GOUREAU. »

Marie Stuart, après avoir lu ces deux lettres, passa toute la nuit à prier et à écrire, et ses prières et son travail étaient sans cesse interrompus par ses larmes.

#### VI. — LA NOVICE.

Marguerite n'avait eu aucune nouvelle du pauvre Robert, et elle attendait encore, confiante, le retour du jeune homme et les communications qu'il devait lui faire, et

par l'exaltation de ses espérances, elle soutenait et relevait le courage de dame Goureau, qui trouvait l'absence bien longue et le silence plein de mystère et d'effroi. Un jour, on vint avertir Marguerite qu'un courrier l'attendait à la grille, chargé d'un message qu'il devait remettre à elle-même; elle y courut, et reçut des mains d'un homme qui s'éloigna aussitôt, une lettre scellée d'un cachet qui portait le trescheur d'Écosse. Elle ouvrit cette lettre, les mains tremblantes, le cœur palpitant et un nuage sur les yeux, et lut ces lignes :

« Ma fille bien-aimée,

» J'ai reçu votre lettre, mais le courageux messenger est encore victime de sa foi et de sa fidélité à notre infortune. Que Dieu fasse paix à cette âme ! J'ai lu avec amour votre lettre; c'est la dernière consolation que le Seigneur m'ait gardée ici-bas, car je le sais, le temps de ma délivrance est proche : toutefois, ne me pleurez pas, et si je meurs pour notre religion, réjouissez-vous et bénissez Dieu qui permet une telle gloire à notre maison ! Pour vous, ma fille, puisque vous me demandez mes ordres maternels, ne cherchez pas le monde ni ce qui est dans le monde ; que Dieu soit votre héritage et la maison de Dieu votre demeure. Vous êtes sans protecteur ici-bas : votre frère est enveloppé dans les filets de l'hérésie et votre mère va mourir. Toutefois, ceci n'est pas un ordre, mais un conseil, et si vous choisissiez un autre parti, le duc de Guise serait votre appui ; vous pourriez vous confier à sa loyauté. Puisse Dieu vous éclairer, enfant de mon cœur ! priez pour moi, pour l'Écosse, pour la reine Elisabeth, pour nos amis, pour nos ennemis, et si vous entendez dire qu'on m'a tuée, soyez sûre que je suis morte vraie catholique, vraie Écossaise, vraie Française. Adieu, ma fille ; que Dieu prenne soin de vous ; adieu et recevez la plus tendre bénédiction de votre mère.

» M. R.

» Je fais passer cette lettre en France avec les papiers qui traitent de mon douaire. »



La lettre du pauvre Robert se trouvait incluse (1) en celle-ci.

Le soir du même jour, l'évêque d'Angers, supérieur général de l'abbaye, dit à l'abbesse :

« Ma très-chère sœur, je viens d'avoir un entretien avec damoiselle Marguerite, pensionnaire en cette maison, et je vous annonce que demain vous pourrez la confier à la maîtresse des novices, car elle désire prendre le voile et se fixer parmi votre troupeau.

— Mais, monseigneur, répondit l'abbesse en hésitant, cette jeune fille pourra-t-elle faire les preuves de noblesse requises ?

— L'enquête sera superflue, ma sœur ; vous pouvez accepter damoiselle Marguerite sur ma parole.

— Il suffit... votre grandeur sera obéie. »

#### VII. — LA PROFESSION RELIGIEUSE.

C'était le 8 février 1587, l'église de la Trinité, d'Angers, qui touchait à l'abbaye de Notre-Dame (2), avait revêtu ses ornements de fête, et l'évêque, entouré d'un clergé nombreux, se disposait à recevoir les vœux solennels de Marguerite, nommée en religion sœur Marie du Calvaire. Suivant l'antique usage des dames de Ronceray, la novice, pour le jour de son mariage mystique, avait dépouillé le vêtement noir des filles de Saint-Benoît et revêtu une robe blanche sur laquelle tombait une tunique de lin richement brodée. Elle portait sur la tête une couronne de fleurs, ornement qui contrastait avec la pâleur de son visage et l'expression d'immuable douleur peinte en ses yeux. La fille de Marie Stuart savait que, par une sentence, la vie de sa mère était désormais au pouvoir d'Élisabeth, et quoiqu'elle ne connût pas toutes les circonstances du procès, une angoisse mortelle navrait son cœur. Cependant la cérémonie s'avancait : le chœur chantait l'antienne :

(1) Marie Stuart pouvait correspondre avec les intendants chargés de ses biens comme reine douairière de France.

(2) Les cérémonies de vêtue et de profession des religieuses de Ronceray se faisaient en l'église de la Trinité. Tous ces détails sont tirés d'Hélyot, *Histoire des Ordres religieux*.

*Vierges prudentes, préparez vos lampes, voici l'Époux qui vient !*

Marguerite se leva, un flambeau à la main, conduite par l'abbesse, et se mit à genoux à peu de distance du prélat. Un archidiacre dit à haute voix : — *Très-révérend père, l'Église notre mère demande que vous bénissiez et consacriez cette vierge, et que vous en fassiez une épouse de Jésus-Christ.* L'évêque répondit : *Est-elle digne ?* — *Autant que la fragilité humaine le peut permettre, elle est digne.* — *Venez*, dit l'évêque. La douce et faible voix de Marguerite répondit : — *Et nunc sequimur : et nous allons à vous !* L'évêque répéta : *Venite : venez !* — *Et nous allons à vous de tout notre cœur !* répéta Marguerite avec plus de force. L'évêque reprit : — *Venez, ma fille, écoutez-moi, je vous enseignerai la crainte de Dieu !* Marguerite se leva, s'avança dans le sanctuaire, se mit à genoux, inclinée vers la terre, et chanta doucement le verset : — *Recevez-moi, Seigneur, selon votre promesse, afin que le péché ne domine pas en moi !*

L'évêque l'exhorta en peu de paroles, et reçut ses vœux, qu'elle prononça avec autant de fermeté que de modestie. Il bénit sa robe noire et son manteau de chœur, vêtement de deuil, sous lesquels elle allait se cacher, et elle retourna vers ses compagnes, en chantant ces mots qui s'appliquaient si bien à sa destinée : — *J'ai méprisé les royaumes du monde et les ornements du siècle pour l'amour de mon Seigneur Jésus-Christ, que j'ai vu, que j'ai aimé, que j'ai préféré !*

Peu d'instants après elle revint, portant le voile, l'habit et le scapulaire noirs ; l'évêque la bénit solennellement, lui passa au doigt l'anneau d'or, symbole de l'union sacrée qu'elle venait de contracter, et posa sur sa tête une couronne ornée de diamants, gage de ce diadème incorruptible que le Seigneur réserve à ses élus.

La cérémonie était achevée et le sort de Marguerite fixé à jamais.

Le même jour, 8 février 1587, la reine Marie Stuart fut décapitée au château de Fotheringhay.

La nouvelle de sa mort ne parvint en France que plusieurs semaines après. Le



jour où l'on apprit cet événement à l'abbaye de Notre-Dame, les religieuses remarquèrent que la sœur Marie du Calvaire, qui avait une voix belle et étendue, ne pouvait pas suivre le chant du chœur, interrompue qu'elle était par ses larmes. On n'en sut pas davantage, seulement on apprit qu'avec le

prix des diamants qui lui appartenaient, Marguerite avait fondé trois *obits* perpétuels, à célébrer en l'église de la Trinité, pour les âmes de sœur Saint-Paul, de Robert Goureau, bourgeois d'Angers, et de Marie Stuart, reine d'Ecosse (1).

EVELINE RIBBECOURT.

## LE MARDI GRAS DE MON AMI CHARLES.

Mesdemoiselles, voulez-vous me permettre de vous présenter mon ami Charles ? Je connais de lui un trait qui l'honore et qui vous plaira ; j'en crois l'exquise délicatesse de vos cœurs. Mon ami Charles est un Breton, fraîchement débarqué à Paris.

Mon ami Charles a de grands yeux, mais ils n'étaient point encore assez grands pour embrasser tout ce que, dans les premiers jours, il aurait voulu voir et connaître.

Non pas que mon ami Charles soit un composé d'interjections admiratives. Le provincial, nouvellement arrivé, se refuse rarement le malin plaisir de critiquer Paris et ses merveilles ; seulement, que son séjour se prolonge, et il a grand-peine, ensuite, à s'en arracher. De plus, ce n'était pas la première fois que mon ami Charles quittait cette Bretagne, si aimée de tous les Bretons, et si digne de l'être ! Il avait déjà parcouru une bonne partie de notre France méridionale, presque toute la Suisse et la Lombardie. Aussi, se permettait-il, par exemple, de trouver que notre cathédrale n'a pas l'ampleur et la majesté de la cathédrale de Milan.

C'est bien un peu vrai ; nous qui avons eu la bonne fortune d'admirer cette imposante basilique, imprimant le respect du haut de ses grandes marches de marbre ; nous qui avons vu, tour à tour, la molle clarté de la lune et l'éblouissante lumière du soleil, se jouer dans ses dentelles de pierre, sur sa vierge d'or, parmi ces rosaces infinies, ces sculptures, ces ciselures ; travaux de fées et d'enchanteurs ; nous ne pouvions nier que son observation ne fût juste. Mais, si l'on ne doit jamais mentir à sa pensée, il ne faut pas non plus se permettre, à

brûle-pourpoint, de comparaisons peu poétiques.

Pourquoi Alcibiade, dans ses nombreux exils, fut-il chéri des peuples parmi lesquels il dut vivre ? C'est que, sans manquer à sa dignité d'homme et d'Athénien, il se plaisait à louer naïvement ce qui lui paraissait louable et s'abstenait, surtout, de toute comparaison mortifiante.

Après tout, il est possible que mon ami Charles n'ait pas lu Plutarque.

Quand on lui montrait le Cirque Napoléon, il citait les arènes de Nîmes ; devant la Seine, il rappelait l'Océan ; devant les fortifications, les hauts remparts flanqués de tours ; en face des paysannes coiffées de mouchoirs, les Bretonnes et leurs grands bonnets, blanche auréole, qui encadre si bien leurs doux et beaux visages ; enfin, il n'était pas jusqu'au soleil, se couchant derrière l'Arc de triomphe, tout lumineux de splendides reflets, auquel il ne préférât les flots phosphorescents où, sur nos côtes, on le voit s'engloutir.

Cette disposition malveillante, qui n'était pourtant qu'une espèce de taquinerie enfantine ; mon ami Charles n'a pas encore 21 ans ; cette disposition me déplaisait, et allait peut-être finir par mettre un peu de

(1) Cette petite nouvelle est fondée sur l'opinion de quelques historiens qui ont pensé que Marie Stuart, étant d'origine au château de Lochleven, mit au monde une fille, fruit de son mariage avec Bothwell, et que cette enfant, amenée en France, y fut élevée dans un monastère.

L'anecdote du jeune homme, pendu en face des fenêtres de la reine Marie est historique (Voir Lingard, Migue.), et cet événement parut à la malheureuse captive comme un signe de sa propre mort. Elle exprima même ses craintes dans une lettre à Elisabeth.



gène et de glace dans nos rapports, lorsque arriva le mardi gras.

Il faut vous dire, mesdemoiselles, que mon ami Charles n'est pas l'ennemi du plaisir, loin de là ; et que, de plus, il a une mère aussi bonne que charmante, veillant à ce que sa bourse soit toujours convenablement garnie.

Cependant, les quelques semaines qui précédèrent le mardi gras furent pour le jeune homme, et à mon grand ébahissement, une espèce de petit carême anticipé ; il n'allait plus au spectacle ; il nettoyait ses gants avec de la mie de pain ; il dinait à 25 sous ; enfin, il avait remplacé le manège qui coûte cher, par des cours de chimie qui ne coûtent rien, et n'en offrent pas moins d'intérêt pour cela.

Pourquoi, dans quel but, cette économie rigide ? me demandais-je. Voudrait-il jouer à la Bourse ? Prendre des actions du chemin de fer projeté entre Paris et Saint-Malo ? Bâtir une maison ? Cultiver la tulipe noire ? Cela me tourmentait, lorsque lui-même me donna la solution naïve de sa conduite : il voulait, aux jours gras, s'amuser, mais largement ; s'amuser de manière qu'il lui restât de joyeux souvenirs pour toute l'année, au moins.

Que de fois il me parla avec enthousiasme, de tout ce qu'il projetait pour cette bienheureuse époque ! comme il l'attendait avec impatience ! Quels jolis costumes de pierrots, de malins, il rêvait ! Quels succulents déjeuners, aux huîtres et aux truffes, il arrangeait, tout en grignotant un modeste petit pain de deux sous ! c'était à rendre friand l'estomac le plus sobre ! Mon ami Charles s'imposait une diète générale, comme assaisonnement des plaisirs qu'il se promettait.

Aussi, le dimanche gras, au matin, je me le représentais, fourrant de l'argent plein ses poches, et se préparant à suivre son joyeux programme, lorsque vers onze heures, il entra chez moi, les yeux rouges, le cœur gros, l'air sérieux. Je n'y comprenais rien et me pris à regarder l'almanach, pensant m'être trompée de date, en me croyant au dimanche gras.

« Ni déjeuners, ni déguisements, ni bals,

me dit-il. — Vous aurait-on volé ? » m'écriai-je.

Il ne me répondit qu'en me montrant sa bourse, à travers les réseaux de laquelle l'or ruisselait.

« Qu'est-ce donc alors ? »

Les grands yeux de Charles s'emplirent de larmes, et il ne parvint qu'avec peine à m'expliquer la raison de sa conduite.

Avant que de poursuivre, il est nécessaire que vous sachiez, mesdemoiselles, que, tout petit, mon ami Charles n'avait pas un goût prononcé pour l'étude, et que vingt maîtres l'avaient proclamé, à l'envi, inepte et incapable de culture. Ses parents et lui-même commençaient à le croire et à désespérer de son avenir, lorsqu'un bon vieillard, aussi savant que sage, eut l'occasion de causer avec Charles, et, charmé de sa naïveté, entreprit de dégager et d'éclairer cette intelligence méconnue.

Les grands mots ardues que Charles ne pouvait retenir, furent remplacés par des démonstrations sous forme de cause-ries, qui intéressaient et captivaient l'enfant ; les reproches qui le désolaient, les pensums qui le décourageaient, le fatras d'écritures qui le faisait frémir, et qu'il ne commençait jamais, crainte de ne le pouvoir parachever ; tout cela disparut comme par enchantement. Après l'explication courte et claire, quelques lignes qui prouvaient qu'on avait compris ; rien de plus, rien d'exigé, du moins. Mais qui résiste à l'attrait de l'étude, dépouillée des entraves et des repoussoirs dont on se plaît à la surcharger ? Qui, ayant trempé ses lèvres à cette coupe divine, n'y retourne et ne s'y veut plonger ? L'aimable sage avait révélé à Charles des horizons sans bornes ; il lui avait ouvert une voie nouvelle ; Charles y marcha à pas de géant. De quatorze ans à dix-sept, il fit ce qu'on fait ordinairement de dix à vingt ; de plus, à mesure que son esprit s'éclairait à la parole du savant modeste, son cœur en subissait la douce influence, et il devenait honnête et bon en même temps qu'instruit.

Lorsqu'un tel élève se trouve en contact avec un tel maître, il est impossible qu'il ne naisse pas, entre eux, l'affection la plus sérieuse et la plus tendre ; Charles di-



sait de son professeur ce qu'Alexandre disait d'Aristote, et il l'aimait vraiment à l'égal de son père. Aussi, lorsque ses parents trouvèrent bon de le faire voyager, il pleura, comme un petit enfant, sur le sein du bon vieillard, et eut grand-peine à s'arracher de ses bras.

Eh bien, ce matin même du dimanche gras, Charles avait appris la mort de ce maître bien-aimé, et, simplement, sans faire étalage de sacrifice ni de désespoir, il avait renoncé à toutes les joies qu'il s'était promises, et aurait regardé la moindre dis-

traction pendant ces premiers jours de deuil, comme une profanation, comme un sacrilège!

Qui l'aurait su, cependant? qui l'en aurait blâmé? N'importe, le jeune homme tint rigoureusement sa parole, et avec l'argent destiné aux jours gras, il fit mettre une croix de granit sur le gazon où à son prochain voyage en Bretagne, il se promet d'aller pieusement s'agenouiller.

Que dites-vous, mesdemoiselles, de ce trait de mon ami Charles?

ADAM BOISGONTIER.

## EXCURSION

### DANS UNE FORÊT VIERGE DE LA GUYANE.

C'était au commencement de juin, nous étions à Cayenne, dans une jolie habitation située sur les bords de la rivière de ce nom. La saison chaude de la Guyane faisait déjà sentir ses rigueurs et ses bienfaits. La terre, inondée pendant plusieurs mois de pluies incessantes, se séchait rapidement sous les âpres rayons du soleil de l'équateur. De juin à septembre la chaleur y est telle, que chaque jour, de onze heures à trois, les hommes et les animaux exténués, hale-tants sous une transpiration qui les épuise, cherchent l'ombre et le repos et s'étendent sur le sol sans force, sans volonté; dans les bois les oiseaux se taisent ou dorment; les reptiles et les bêtes fauves ont regagné leurs repaires: un silence profond semble annoncer le sommeil de toute la nature.

Mais vers trois heures, la brise de mer se lève et vient ranimer tout ce qui a vie. Toute la création semble renaître et recouvrer sa vigueur; à ce moment de la journée on commence à jouir de la plus délicieuse température. Les jalousies et les stores, si soigneusement fermés pendant la chaleur, se relèvent, s'entr'ouvrent, et donnent accès à cet air vivifiant, aux douces émanations qu'il apporte avec lui, et qui mêlent

les trésors de leurs parfums au bien-être qu'on se sent éprouver.

Chaque soir nous prenions le thé à la porte de l'habitation. La table était placée sous deux beaux lataniers qui croisaient sur nos têtes leurs larges feuilles comme de vastes parasols. Tous les animaux favoris de la maison, accourant joyeux, s'ébattaient sur la pelouse. Deux tatous familiers jouaient avec le chien, et opposaient à l'indiscrétion de ses libertés, la cuirasse qui les enveloppe et sur laquelle glissaient, comme sur l'acier, les griffes et les dents. Un singe et un superbe perroquet ar venaient ajouter leurs agaceries et complétaient les tribulations du pauvre dogue, l'un en lui tirant la queue et s'esquivant lestement pour éviter un coup de dent bien mérité, l'autre en imitant parfaitement ses aboiements de colère, qu'il faisait suivre de bruyants éclats de rire.

Ceux qui prenaient assurément le plus vif intérêt à cette scène, étaient deux nègres, frères jumeaux. Nés et élevés sur l'habitation, ils étaient traités par leurs maîtres avec une grande douceur, et reconnaissaient ces bons traitements par un dévouement sincère.



Debout et attentifs à leur service, Yiaco et Kabri ne pouvaient s'empêcher de tourner leurs regards vers le pauvre chien qu'ils avaient nommé *Oua*, et voyaient avec une vive contrariété à quel point il était harcelé. Retenus par la crainte de déplaire, ils n'osaient aller à son aide, mais n'épargnaient pas les gestes menaçants au singe, qui les leur rendait en les imitant parfaitement.

Un soir que nous nous amusions de cette scène, le galop d'un cheval se fit entendre, *Oua* leva la tête, prit le vent, et son air satisfait nous annonça la visite d'un ami.

C'était M. Bernard de Presles, riche colon et l'un des principaux fondateurs de la nouvelle colonie de l'île de Mapa. Il venait nous annoncer, de la part de l'ingénieur en chef de Cayenne, que de nouveaux défrichements ayant été ordonnés dans les forêts du sud, il allait diriger une expédition dans ce but, et que si nous étions curieux de visiter une forêt vierge de la Guyane, nous eussions à faire promptement nos préparatifs pour l'accompagner. Cette occasion était vraiment une bonne fortune pour nous Européens en visite à Cayenne; nous acceptâmes avec empressement.

Peu de moments après, je vis Yiaco et Kabri préparer les provisions, nettoyer les armes, et arranger pour moi une sorte de palanquin garni de rideaux de mousseline, qui m'était destiné, si l'exercice du cheval me devenait trop pénible. Car dans ce pays, toute excursion lointaine se fait à cheval ou en canot.

Jusqu'alors, pour me conformer aux usages de la vie créole, je n'étais presque jamais sortie, bornant mes promenades aux environs de la plantation et au jardin botanique qui en dépend. A Cayenne les propriétés sont tellement éloignées les unes des autres, qu'excepté à la ville, on se visite peu. Ce fut donc pour moi un plaisir

inexprimable, que de voyager à l'intérieur d'un pays aussi curieux et aussi peu connu.

Après avoir traversé la rivière, nous nous enfonçâmes dans les savanes. Partout de vastes tapis de verdure, semés de bouquets de bois qui en rompaient la monotonie. Nous entrâmes bientôt dans les forêts. Là que de fois nous sommes-nous arrêtés devant le gigantesque mora, ce roi des arbres de la forêt! Lorsque sa branche la plus élevée est dépouillée par l'âge, elle est souvent la résidence du *toucan* au riche plumage, et cette prodigieuse élévation le garantit du plomb du chasseur, qui ne peut l'atteindre et ne vient frapper que les branches inférieures. Souvent un figuier sauvage, aussi grand qu'un pommier ordinaire, a pris naissance sur l'une des grosses branches du mora, et lorsque son fruit est mûr, les oiseaux viennent y chercher leur nourriture.

C'est à une graine qu'un oiseau laissa choir sur cette branche, que le figuier dut de naître à cette hauteur : la sève du mora lui donne l'aliment nécessaire pour arriver à son entière croissance. A son tour, il contribue d'une portion de sa sève à la vie des différentes espèces de vignes dont les oiseaux ont aussi déposé les graines sur ses branches. Ces vignes se chargent d'une grande quantité de fruits qui épuisent le figuier, comme celui-ci épuise le mora, qui, incapable de supporter un poids que la nature ne lui avait pas imposé, languit et meurt.

Une vigne nommée *liane*, à cause de son usage pour enlever les bois les plus pesants, est d'un aspect curieux. Quelquefois on la voit aussi grosse que le corps d'un homme, tournée en spirale autour des plus grands arbres, élevant sa tête au-dessus de leur cime; d'autres fois les lianes se réunissent trois ou quatre, comme les parties d'un gros câble, et étreignent fortement les arbres et les branches qu'elles enlacent. D'autres descendent d'une grande hauteur jusqu'à terre, prennent racine aus-



sitôt, remontent, redescendent encore, et représentent assez bien les haubans et les étais qui soutiennent le grand mât d'un vaisseau de ligne; d'autres enfin, poussant leurs rameaux dans toutes les directions, forment ce que les naturalistes nomment une forêt entrelacée. Souvent un arbre de la plus grande hauteur, déraciné par un ouragan, et arrêté dans sa chute par ces liens inextricables, non-seulement végète encore, mais donne de vigoureux rejetons, malgré l'inclinaison de son tronc; sa tête est solidement soutenue par les lianes, pendant que ses racines brisées se rattachent à la souche dont elles viennent d'être violemment séparées.

Il existe plusieurs espèces de lianes dans les forêts, une entre autres, d'une ressource bienfaisante contre la soif; elle renferme dans ses rameaux une eau très-rafraîchissante et assez abondante pour désaltérer.

Parmi les différentes essences d'arbres, je citerai le troëly, espèce de palmier aux larges feuilles; le pacuni, dont les naturels enlèvent l'écorce d'un seul morceau, pour construire ces légères pirogues qu'ils transportent sur leurs épaules, lorsqu'ils veulent traverser les sauts ou cascades; le walaba, le swari, le siloabali, le tauronira. Ces arbres s'élèvent majestueusement, droits comme des colonnes de soixante-dix à quatre-vingts pieds, sans un seul nœud, une seule branche, jusqu'au magnifique panache qui les couronne.

On pourrait errer plus d'une semaine dans ces forêts sans rencontrer une seule cabane. La sauvage profusion qui vous entoure semble indiquer que l'homme n'y séjourne pas. Notre présence n'avait pas intimidé la quantité d'oiseaux qui peuplent ces solitudes. Nous pouvions y admirer les belles perruches, nommées kessi-kessi, les trois espèces d'aras perchés sur les coucourites, les aigrettes, blanches comme la neige, les cotingas, les caciques, un peu plus grands que le sansonnet d'Europe, et

comme lui imitateurs des sons; les tangaras, les manakins, le joli petit oiseau tigre, les courlis écarlates, et les différentes espèces de colibris, pendant que la frégate et le jabiru, les deux plus grands oiseaux de la Guyane, étendant leurs vastes ailes, traversaient les airs et venaient s'abattre sur les plus hauts arbres de la forêt.

Les parties humides ou marécageuses, recèlent une prodigieuse quantité de reptiles; mais ceux qui ont vécu dans les colonies savent qu'il y a peu de danger à marcher au milieu des serpents, si l'on a du sang-froid. Il ne faut jamais s'en approcher brusquement, car dans ce cas on est sûr de payer cher sa témérité. Le sentiment de la défense domine chez tous les animaux; le serpent effrayé fait sentir à son agresseur l'effet mortel de ses terribles crochets; la panthère s'élance, et d'un coup de patte renverse un homme sans connaissance, tandis que s'il ne fût pas arrivé trop précipitamment, ils se fussent probablement retirés tous deux sans lui disputer le passage.

Les serpents sont souvent roulés ou suspendus aux arbres; de grandes précautions sont indispensables, afin de ne pas les toucher involontairement. Mais le temps est passé où un voyageur n'osait aller visiter les colonies sans faire son testament. Il s'imaginait avoir à lutter sans cesse contre des périls inouïs, rencontrer à chaque pas, des tigres, des boas constrictors dans leurs moments de bon appétit, des caïmans sans cesse en embuscade, des Indiens anthropophages, qui engraisseraient avec sollicitude l'Européen qu'ils font prisonnier, afin de le rendre plus tendre et plus délicat.

Pour en revenir à la vérité, il est certain que le serpent sabarri est très-venimeux, mais que cependant on peut passer sans crainte près de lui, si on a le soin de marcher lentement et de ne pas remuer les bras, afin de ne pas l'inquiéter. Plusieurs personnes ont pu ainsi l'examiner; il se contentait de les regarder fixement, avec



défiance, et prêt à s'élancer au moindre geste agressif. Yiacó me fit remarquer un serpent de cette espèce, sur le dos duquel un nègre passait doucement l'extrémité d'une longue perche. Deux ou trois fois l'animal tourna la tête, ouvrit la gueule pour le mordre, puis se contenta de s'éloigner sans témoigner de colère. Ce n'est, toutefois, qu'une règle générale dont les exceptions peuvent être nombreuses. Cependant l'expérience a souvent prouvé que, après l'aide de Dieu, le sang-froid était la meilleure protection que l'homme pût invoquer pour sa défense, et que les animaux les plus terribles fuient par instinct à son aspect, s'ils ne sont pas excités par la faim ou la nécessité de se défendre. Il faut pourtant en excepter le tigre, dont la férocité est telle, qu'il attaque et déchire sa proie, même quand il n'est pas affamé.

Les dangers en apparence les plus effrayants, ne sont bien souvent qu'imaginaires; de vieilles idées émises par des voyageurs qui, pour venir de loin, abusaient singulièrement du proverbe, ont été imprimées et accréditées par les relations qu'ils nous ont données de leurs voyages. L'un d'eux, dont l'ouvrage est cependant cité comme une autorité, ne paraît pas avoir examiné le boa constrictor avec une minutieuse attention, car, ne pouvant sans doute s'expliquer le moyen à l'aide duquel ce terrible reptile saisissait sa proie, il trouve tout simple de lui supposer *deux énormes pattes* !

On a tué à la Guyane des serpents boas de trente à quarante pieds de long. Des Indiens des bords de l'Orénoque affirment que cet animal atteint la longueur de soixante-dix à quatre-vingts pieds. J'ai interrogé plusieurs personnes résidant depuis longtemps dans l'Amérique du Sud, qui, sans en avoir jamais vu d'aussi grands, trouvent cependant la chose très-possible.

Le serpent fouet, d'un beau vert chantant, et le corallin dont les larges bandes

transversales sont alternativement rouges et noires, se glissent dans les buissons, mais ne sont pas malfaisants. Le plus beau, mais assurément le plus redoutable par sa morsure, est le Connacouché. L'homme et les animaux fuient devant lui; sa longueur moyenne est d'environ quinze pieds.

Des lézards du plus beau vert ou brun cuivré, longs de deux pouces jusqu'à deux pieds et demi, agitaient çà et là les feuilles tombées; ils traversaient paisiblement devant nous, sans s'inquiéter le moins du monde de notre présence.

Dans une partie ouverte de la forêt, nous aperçûmes une troupe de vautours perchés sur des arbres. Toute leur attention était dirigée sur l'un d'eux, en ce moment seul et fort occupé à prendre la première part d'un succulent déjeuner dont l'odeur s'annonçait au loin. C'était le roi des vautours. Pas un des oiseaux qui assistaient au petit couvert de Sa Majesté, n'osa bouger de sa branche avant que le monarque, en se retirant parfaitement rassasié, n'eût donné ainsi, tacitement, la permission de le remplacer au festin.

Quelques gouvernements ont imposé une amende à celui qui tue un vautour. C'est une mesure sage, car la Providence, en donnant ces oiseaux aux climats chauds, leur a accordé l'instinct de consommer tout ce qui pouvait infecter l'air.

Pour rendre notre campement le moins inconfortable possible, on suspendait nos hamacs entre deux arbres, et pendant la nuit on les couvrait d'une longue pièce de coutil. Du côté de la tête étaient pratiqués deux trous ovales fermés d'un verre qui permettait la vue des objets extérieurs. Le soir, nos nègres allumaient du feu qui était à l'instant entouré d'un nuage épais de moustiques, dont le bourdonnement était insupportable. Cependant, épuisés de fatigue, le sommeil finissait par nous gagner. Une nuit, un rugissement formidable ébranla tout à coup les échos de la forêt et me fit jeter



un cri d'épouvante. Mais Kabri accourut près de moi : « Vous pas peur, Ma-am, dit-il de sa voix douce, c'est le tigre. » Je ne voyais pas trop le motif de me rassurer, lorsqu'il ajouta : « Li pas brave, li a peur du feu, et moi tuer li si vous vlé. » Je m'y opposai préférant l'observer quelques minutes, si le danger ne menaçait personne. Excepté ceux des Indiens qui faisaient bonne garde, tout le monde s'était disposé pour la nuit. Les nègres laissèrent tomber le feu peu à peu, tenant en main le bois qui devait le rallumer subitement. Alors l'animal s'avança à pas lents, avec une extrême précaution, la tête basse, l'oreille au guet ; il s'asseyait, puis allait et venait avec impatience, s'arrêtant tout à coup, puis, avançant un pas de plus, mais regardant les hommes avec défiance. Alors un peu de bois sec alimentant la flamme le faisait brusquement reculer. Mais bientôt nos compagnons de voyage, ennuyés d'un tel voisinage jetèrent un grand cri ; le tigre bondit et disparut dans la profondeur de la forêt. Les tigres de la Guyane, comme ceux de toute l'Amérique du Sud, sont d'une taille inférieure à ceux d'Afrique, mais leur force musculaire est extraordinaire, et ils sont fort dangereux. Notre sommeil fut loin d'être paisible, le cri des oiseaux de nuit, les hurlements des singes rouges, éloignèrent de nous le repos ; aussi, le lendemain dès le point du jour, nous étions en marche. A quelques milles de distance, une rivière nous barra le chemin, sur chacun de ses bords des saules géants laissaient tomber dans les eaux l'extrémité de leurs vastes panaches. On me fit remarquer quelque chose de noir flottant à sa surface et on me donna à deviner ce que ce pouvait être. C'était un caïman d'une assez riche taille, tenant sa tête hors de l'eau afin de guetter et de saisir plus facilement sa proie.

Ce ne fut pas de ces effrayants animaux que nous eûmes à souffrir, mais de bien plus faibles et beaucoup plus incommodes. Les moustiques de deux espè-

ces, les bêtes rouges, les fourmis, nous faisaient une rude guerre, et contre leurs attaques la prudence et la circonspection étaient, hélas, fort inutiles. Il fallait à chaque instant employer l'ammoniac ou le jus de citron, le remède égalait le mal, à la vérité, mais on n'avait pas le choix des moyens de soulagement.

Nous n'avons pas séjourné assez longtemps dans les forêts pour faire la désagréable expérience des effets causés par la présence de la *chique*. C'est un très-petit insecte qui s'introduit sous la peau, mais de préférence sous les ongles, sans produire aucune sensation. La démangeaison est si légère qu'on ne songe nullement à s'en occuper : et cependant l'animal s'est établi, a pondu ses œufs qui donnent promptement naissance à d'autres chiques. Alors, commence la tuméfaction des chairs, puis des plaies s'ouvrent et deviennent fort difficiles à guérir, un seul œuf, resté sous la peau, perpétue souvent la durée des plaies qu'on a vainement cautérisées.

Nous avons suivi les bords du fleuve, le quatrième jour nous arrivâmes en vue des Sauts ; en les franchissant, les ingénieurs abrégèrent de beaucoup le trajet. Comme le passage présente de grands dangers, notre chef décida que, lui, ayant des devoirs à remplir, il continuerait sa route en pirogue, mais que nous, simples curieux, nous ferions acte de sagesse et de prudence en établissant notre campement dans le voisinage pour y attendre son retour, au milieu des Indiens porteurs de nos bagages.

Ce fut un terrible moment que celui de l'embarquement de l'ingénieur et de ses aides. Le canal du fleuve à cet endroit avait au plus vingt pieds de largeur : le mugissement des eaux était effrayant, leur écume se précipitait avec violence sur les rochers dont elle découvrait les crêtes aiguës pointant à la surface. Rien ne peut égaler l'admirable sang-froid des Indiens qui gouvernaient l'embarcation, ils la re-



gardaient avec assurance; ensuite examinaient les rochers, le canal, puis encore le canot. Ils eussent vainement essayé de se parler au milieu du bruit assourdissant de la cataracte; mais il n'en était pas besoin: tout annonçait dans leurs mouvements une entente parfaite, une grande habitude de cette manœuvre, et la plus complète sécurité.

Ensemble ils élevèrent leurs rames, comme pour mesurer de l'œil le juste milieu du canal, puis ils firent le signal convenu pour couper le câble qui retenait le canot; la hache tomba et la fragile embarcation se précipita dans le torrent comme si elle allait s'y engouffrer, puis reparut à peu de distance glissant paisiblement sur les vagues: nous fîmes quelques signes d'adieu, le cœur vivement ému de cette scène imposante.

Ce genre de pirogue fabriquée par les Indiens, est d'une légèreté inconcevable; quand ils ont de longs trajets à faire (et presque tous se font par eau), ils transportent leur canot d'un lieu à un autre, ou le laissent à la disposition de ceux qui peuvent en avoir besoin en leur absence; aussi se servent-ils par cette raison de ceux qu'ils trouvent à leur portée et qui sont dans ce but amarrés sur le bord de l'eau. Il est sans exemple qu'aucun acte de malveillance ou de déloyauté les ait fait repentir de leur louable intention.

Nous passâmes la nuit comme de coutume, c'est-à-dire presque sans sommeil, et j'eus plus d'une fois sujet de regretter le toit paisible de la plantation. Cependant j'avais pris le parti de me résigner de bonne grâce, ne fût-ce que pour m'éviter la plus glaciale de toutes les consolations: « Je vous l'avais bien dit! » Je ne sache pas que personne en ait jamais eu l'esprit soulagé.

Nous nous levâmes avec l'aurore et fîmes une longue promenade sur les bords du fleuve, qui s'élargissait par degrés jusqu'à déployer un immense espace; la fraîcheur

du matin rendit l'exercice fort agréable, toujours en exceptant l'inséparable compagnie des insectes, dont nous avions fort à souffrir. Nos nègres nous montrèrent encore plusieurs masses brunes sur l'eau: les caïmans nous trouvaient trop nombreux pour s'approcher; mais il y aurait eu plus que de la témérité à se promener isolément dans un tel voisinage.

Nous avons fréquemment rencontré un pauvre animal très-commun dans les forêts de la Guyane, c'est le *pareseux* ou *unau*; il a l'air si souffrant, si malheureux, que bien que sa chair soit une nourriture recherchée, je n'ai pu me décider à y goûter.

Mais un autre habitant de ces lieux m'inspirait moins de pitié, c'est le vampire ou spectre de la Guyane. Il y en a de deux espèces: la plus grande a environ un mètre d'envergure, elle porte sur le nez une membrane qui ressemble à un fer de lance, et qui lui donne une singulière physionomie. Cet oiseau suce le sang des hommes et des animaux pendant leur sommeil, qu'il rend plus profond en agitant doucement l'air autour de sa victime au moyen de ses longues ailes. C'est presque toujours au pied qu'il fait sa piqûre, triangulaire comme celle de la sangsue; mais la sensation en est si légère qu'on ne s'en aperçoit qu'à la quantité de sang répandue autour de soi. L'autre espèce, plus petite, ressemble à la chauve-souris d'Europe; elle ne s'attaque qu'à la volaille ou aux oiseaux. Toutes deux habitent les ruines, les arbres creux, et souvent on les rencontre en groupe suspendues, la tête en bas, à quelque branche élevée.

Enfin arriva la quatrième et dernière nuit que nous avions à passer dans ce campement, et je la vis s'avancer avec un indicible plaisir. Jamais voisinage ne fut plus singulier que celui des nombreux locataires de notre pittoresque résidence. Lorsque le jour avait cessé, les bruits de la nuit commençaient. C'était d'abord le chant doux



et plaintif du *tette-chèvre*, jolie petite chouette qui, de sa vie, n'a tété, mais qui, très-friande des mouches qui s'attachent au pis des vaches et des chèvres, se glisse dans les étables pour en faire sa nourriture, ce qui l'a fait injustement accuser d'en dérober le lait. Puis, la voix claire et éclatante du campanero, oiseau blanc comme la neige; elle tinte de minute en minute, comme le son d'une cloche éloignée. Toutes les espèces de chouettes, tous les oiseaux de la nuit forment la première partie de ce concert nocturne, auquel le grillon participe sans interruption. Tout à coup retentissent les hurlements du singe rouge, qui imite à s'y méprendre le terrible rugissement du jaguar et auquel celui-ci ne manque pas de répondre comme pour rectifier de fausses intonations. Ensuite il imite ses affreux grincements de dents quand il se voit entouré de forces supérieures; puis enfin ses derniers rugissements quand il tombe blessé à mort.

Le plus singulier des bruits de la nuit, et certes le plus inquiétant, est celui produit par les alligators et les caïmans lorsqu'ils commencent à se mettre en mouvement pour rôder sur le bord des fleuves. Ce bruit ressemble à un immense soupir étouffé qui s'exhale tout à coup, mais si puissant, qu'on l'entend à un mille de

distance. Un d'eux commence d'abord, un autre lui répond, puis un troisième, puis enfin tous ensemble. Certes, de toutes les *grandes voix de la forêt*, celle du caïman est la plus terrifiante.

Si, assez heureux pour être doué d'un sommeil à l'épreuve de pareils bruits, vous avez pu dormir quelques moments; à l'approche du jour, toutes les espèces de la famille des perroquets vous annoncent, par leurs cris joyeux, le lever du soleil; viennent ensuite les doux gazouillements des plus jolis oiseaux de la Guyane. C'était la seule compensation qui pût me faire oublier les inconvénients de la nuit.

Malgré l'intérêt toujours croissant de notre séjour dans la forêt, je ne vis pas revenir, sans une vive satisfaction, nos compagnons de voyage. Peu d'heures après, la vue des préparatifs du retour à la plantation me rendit tout à fait mon humeur joyeuse. Tant il est vrai que l'admiration trop longtemps soutenue amène une tension d'esprit souvent très-fatigante. Cependant, ayant accepté toutes les conséquences de cette excursion, je gardai pour moi mes réflexions. Si l'aveu que j'en fais ici n'est pas en faveur de mon dévouement pour la science, il témoignera du moins de ma sincérité.

M<sup>me</sup> L. PRUS.

## LE BANQUET DES FÉES.

Comme, afin d'en orner l'autel des sacrifices,  
Les anciens de leurs fruits réservaient les prémices,  
Sur la table allemande un usage pieux  
Prélève, chaque soir, ce qu'elle offre de mieux :  
Soit l'or cristallisé, doux travail des abeilles,  
Soit le lait épaissi dans le jonc des corbeilles,  
Ou la bière écumeuse, ou le nectar vermeil,  
Et les premiers raisins mûris par le soleil ;  
Des fleurs, de blonds épis, des pampres en guirlande  
Dans la verte saison couronnent cette offrande ;  
Le pin de ses rameaux la décore en hiver,



Et sur la nappe blanche on dresse le couvert,  
Et, pour en écarter tout malfaisant génie,  
Par la main d'un enfant cette table est bénie;  
Puis, en priant, on sort d'un pas mystérieux,  
Et jusqu'au lendemain chacun ferme les yeux.  
Alors, au doux concert de vagues harmonies,  
Tous ces esprits légers, tous ces heureux génies  
Qui peuplent les forêts, l'air, la terre et les eaux,  
La willi qui du lac balance les roseaux,  
La sylphide, le nain, le lutin qui, dans l'âtre,  
Se joue avec la flamme ondoyante et bleuâtre,  
La fée au front de neige, aux lèvres de carmin,  
Qui d'un sceptre d'ivoire arme en riant sa main,  
Glissant sur les rayons des tremblantes étoiles,  
Aux souffles de la nuit ouvrant comme des voiles  
Leur écharpe de moire et leurs ailes d'azur,  
Ou du foyer éteint quittant l'asile obscur,  
Viennent illuminer d'une vive lumière  
La salle où les attend la table hospitalière.  
Des roses de leur bouche ils effleurent les mets;  
Des fleurs, des verts rameaux ils se font des jouets;  
Les cristaux dans leurs mains scintillent, et leur danse,  
Jusqu'à l'aube du jour, tourbillonne en cadence;  
Et si, dans la maison, quelqu'un, pendant la nuit,  
Ne pouvant sommeiller, entend ce joyeux bruit  
Et voit cette clarté, bien loin qu'il s'en alarme,  
Cette clarté lui plaît, ce bruit joyeux le charme;  
Car il comprend alors que le peuple lutin  
Puisqu'il rit, puisqu'il chante, est content du festin,  
Et qu'avant de quitter la demeure endormie  
Il répandra sur elle une influence amie.

JULES CANONGE.

#### EXPLICATION DE L'ENIGME HISTORIQUE.

Isabelle de Castille était fille de Jean II, roi de Castille, dont le règne fut troublé par des guerres incessantes, et sœur de Henri l'Impotent, dont le règne ne fut qu'une suite de désastres. Déposé par ses sujets, il engagea une lutte contre le parti qui appelait Isabelle au trône, mais il fut forcé de céder et de reconnaître sa sœur comme reine de Castille. Pendant ces temps de troubles, Isabelle avait vécu en fugitive et en proscrire; montée sur le trône, elle montra les vertus et les talents qui font les grands souverains. Elle épousa Ferdinand, roi d'Aragon, et

les deux époux régnèrent conjointement sur leurs États. On les nommait *les rois*. Elle conquit le royaume et la ville de Grenade sur les rois Maures, qui occupaient l'Espagne depuis le septième siècle. Le siège de la ville dura très-longtemps; les Maures avaient incendié le camp des chrétiens; Isabelle, pour prouver qu'elle ne renonçait pas à son entreprise, fit bâtir à la place du camp une ville qui porte encore le nom de Santa-Fé. *Les rois* furent secondés dans cette conquête par des généraux illustres, et surtout par Gonzalve ou Gonzalès de Cordoue.



Une autre gloire s'attache au nom d'Isabelle; en dépit des murmures et des railleries, elle comprit et protégea Christophe Colomb; son mari ne voulait rien accorder à l'aventurier de génie, mais elle s'écria : « J'y engagerai, s'il le faut, les diamants de la couronne, et le Génois partira ! » Elle fit de son épargne les frais de cette expédition qui ouvrit à l'Espagne une voie immense de prospérité, et ce fut avec un juste sentiment de reconnaissance que l'amiral écrivit sur ses bannières :

Por Castilla y por Leon,  
Nuevo Mundo hallo Colon.

*Pour Castille et pour Léon, Colomb a trouvé un Nouveau Monde !*

Isabelle mourut en 1504, à l'âge de cinquante-quatre ans. Elle laissa trois filles.

L'aînée, Jeanne, héritière de ce magnifique apanage, fut mariée à Philippe le Beau, archiduc d'Autriche, fils de Marie de Bourgogne. La mort prématurée de cet époux qu'elle aimait porta une atteinte funeste à la faible intelligence de Jeanne; son esprit s'égara, et elle vécut fort longtemps, mais sans recouvrer la raison. Elle était mère de Charles-Quint, qui réunit en sa main, par héritage, l'Espagne, le Nouveau-Monde, les Pays-Bas; et par élection, l'Empire romain, monarchie immense et complexe dont il soutint dignement le poids. La seconde fille de Ferdinand et d'Isabelle fut Catherine, l'épouse infortunée de Henri VIII, roi d'Angleterre, qui la répudia pour épouser Anne Boleyn. Isabelle, troisième fille de la reine de Castille, épousa Emmanuel le Grand, roi de Portugal.

## Économie Domestique.

*Ratafia des quatre fruits rouges.* — Prenez cassis égrené, groseilles rouges de même, framboises, cerises dont vous coupez la queue à moitié, de chacune égale quantité. Mettez-en à moitié d'un bocal, emplissez-le de bonne eau-de-vie; laissez infuser un mois. Au bout de ce temps décantez sans presser le fruit. Ajoutez six onces de beau sucre concassé par pinte de liqueur. Rebouchez votre vase, et quatre jours après, filtrez au papier gris, ou passez par une chausse d'étamine. Mettez en bouteilles et tenez debout dans un lieu sec.

*Remède pour les maux d'yeux.* — Prenez des branches de vigne, brûlez-les, recueillez la cendre, faites-la infuser pendant vingt-quatre heures dans de l'eau de puits, et lavez fréquemment les yeux faibles et malades avec cette infusion.

Nous tenons cette recette d'une religieuse garde-malade qui la pratique avec succès depuis trente ans. La sève de vigne est aussi fort bonne pour les yeux malades; on attache au printemps une bouteille à l'extrémité d'une jeune branche de vigne à laquelle on fait une incision; au bout de quelques jours la bouteille est remplie d'une liqueur qui se conserve très-longtemps.

*Taches de fruits rouges sur les étoffes.* — Pour les enlever, il suffit de mouiller les taches avec de l'eau et de les exposer à la vapeur du soufre brûlant.

*Vinaigre aux framboises.* — Framboises fraîches, 1 kilogramme et demi; vinaigre rouge et fort, 1 kilogramme; laissez ma-

cérer cinq jours; passez sans presser et filtrez.

*Compote de fraises.* — Faites cuire 125 grammes de fraises avec un verre d'eau; écumez souvent, et lorsque le sirop sera très-fort, mettez-y de belles fraises-mûres, bien lavées et bien égouttées; laissez les reposer un instant dans le sirop; remettez au feu, faites jeter un bouillon et retirez-les.

*Vinaigre de roses pour la toilette.* — Emplissez un bocal au quart de sa hauteur avec des pétales de roses de Provins et cent feuilles, fraîchement cueillies, remplissez le vase avec de très-bon vinaigre de vin; bouchez, laissez infuser quinze jours, décantez et mettez en bouteilles. Pour s'en servir, on en met une cuillerée dans deux fois autant d'eau de fontaine ou de rivière; ce cosmétique, très-bon pour la peau, est aussi excellent pour la vue.

### INDUSTRIE DOMESTIQUE.

*Ciments pour raccommoder le verre, la faïence et la porcelaine.*

Prenez de l'huile de lin, frottez-en les parties cassées, rapprochez-les, et, pour les tenir réunies, mettez dessus de la cire verte; laissez sécher pendant un mois, puis retirez la cire.

Il y a dans une vésicule des gros limaçons, une substance gélatineuse et blanchâ-



tre, frottez-en les parties cassées, rapprochez-les et laissez bien sécher.

Mettez dans une casserole, sur le feu : un demi-verre d'eau-de-vie, 31 grammes de mastic en larmes, 31 grammes de colle de poisson, 8 grammes de gomme ammoniac en poudre, mêlez et faites fondre le tout, puis versez-le dans une fiole.

Lorsque vous voudrez vous servir de ce ciment vous poserez la fiole dans l'eau chaude, puis, avant d'en frotter les parties

cassées, vous les ferez chauffer pour les réunir ensuite.

Faites bouillir dans l'eau, durant cinq minutes, un morceau de verre blanc, pilez-le très-fin, passez-le au tamis, et posez-le sur un marbre où vous achevez de le broyer en le mêlant avec un blanc d'œuf. Ce ciment doit s'employer de suite.

Maintenant, mesdemoiselles, choisissez le ciment qu'il vous sera le plus facile de faire selon la saison ou selon les lieux que vous habitez.

## EXPLICATION DES TRAVAUX.

Nos 1, Col François 1<sup>er</sup>, le fond est en broderie anglaise, les marguerites s'exécutent au feston découpé, le reste est un mélange d'œillets, de jours, de point turc, de barrettes et de feston simple.

2, Manche bretonne; pois ou œillets, feston feuille de rose.

3, Entre-deux assorti à cette manche.

4, Garniture pouvant servir pour manches, canezou, pelisse, etc.; elle se fait au plumetis avec jours dans les feuilles, et est bordée d'un feston feuille de persil.

5, Autre garniture, mais plus haute et moins fine de broderie; celle-ci est destinée à un bas de jupon; elle doit être faite ou tout à l'anglaise ou tout au plumetis, ou bien encore mélangée; les fleurs seraient au plumetis et les feuilles à l'anglaise; les croix l'indiquent les jours qui ne sont pourtant pas indispensables.

6, Coin de cravate; plumetis, avec œillets ou pois et feston feuille de rose.

7, Entre-deux au plumetis.

8, Virginie, au feston.

9, Agnès, plumetis fin.

10, C. A. enlacées, plumetis ou feston.

11, O. C. Feston feuille de rose.

12, Dessin d'une hotte; le numéro de mars t'en a déjà donné une devant servir comme celle-ci de porte-allumettes; ce petit ouvrage, composé de paille et de ruban, était très-joli mais peu solide à ce qu'il paraît, car j'ai appris que plusieurs de nos amies avaient eu le désappointement de voir leur gracieux édifice tomber en ruine entre les mains des frères et des cousins qui venaient chercher au fond de la petite hotte le feu sacré destiné à réduire le Havane en cendres.

Tu prendras donc un morceau de carton (dit carton de modes) tu placeras dessus une feuille de papier *tournesol* bleu ou rouge, ayant soin que le côté gras soit sur le carton, tu mettras la planche du journal sur le côté sec du papier *tournesol*, et avec un

poinçon en ivoire ou tout autre objet très-pointu, tu suivras les contours du dessin bien exactement; n'oublie pas surtout de faire les petites croix qui t'indiquent les endroits qui doivent être découpés. Une fois ton dessin tracé, tu découperas le carton en suivant les lignes bleues ou rouges, puis avec de la gomme arabique très-forte (c'est-à-dire que tu mettras beaucoup de gomme et peu d'eau) tu joindras les parties A. A. B. B.; après quoi, tu laisseras sécher le tout; pendant ce temps, tu couperas un morceau de carton rond, de 6 centimètres de diamètre; tu colleras à l'extérieur de la hotte, dans le bas, le long de la ligne BB, toujours avec la même gomme, une bande de papier à lettres d'un centimètre de hauteur, de façon à ce que cette petite bande dépasse en dehors du bord BB; puis avec les ciseaux tu feras des entailles à cette bande pour éviter les plis sous le rond; tu mettras un peu de gomme au rond de carton que tu viens de couper, et sur lequel tu rabattras une à une les parties de la bande. Le lendemain, tu auras un porte-allumettes solide et d'une forme gracieuse, et pourtant ton travail ne sera qu'ébauché; il te faudra encore acheter un bâton de cire à cacheter d'un beau rouge corail, tu le casseras en morceaux et tu en mettras la moitié dans une petite tasse; tu verseras dessus, la valeur de deux petits verres d'esprit-de-vin et tu laisseras cela se dissoudre pendant vingt-quatre heures. Tu prendras une poignée de beau riz non cassé (appelé *riz Caroline*), tu enduiras de gomme assez épaisse l'extérieur de la hotte, tu la rouleras sur le riz; quelques heures après tu remettras de la gomme sur les endroits où le riz n'aura pas pris, et avec des pinces à fleurs tu poseras des grains partout où il en manquera. Le haut de la hotte doit avoir du riz des deux côtés. Quand tu auras posé le riz de manière à ce qu'il fasse rocaille et que tu seras certaine que la gomme est bien sèche,



tu prendras un petit pinceau, tu remuieras doucement la dissolution de cire et d'esprit-de-vin et tu donneras une première couche à ton riz; dix à douze minutes après tu recommenceras l'opération, et quand tu l'auras faite cinq ou six fois, tu le trouveras posséder un porte-allumettes imitant parfaitement les racines de corail; aux deux dernières couches tu enduiras aussi de cire le fond, le dessous et l'intérieur de la hotte, afin que tout soit du même rouge. Quand tu seras satisfaite de sa nuance, tu prendras de la mousse très-verte que tu mettras dans le porte-allumettes, ayant soin de ne pas trop l'emplir, puis tu feras acheter des allumettes de différentes couleurs et tu les disposeras dans la mousse en faisant des dessins, soit des cercles, soit des étoiles. J'ai fait ce petit ouvrage sur le modèle que je te donne, tu n'as donc pas à craindre que les mesures ne soient pas exactes. Tu ne dois guère pour le tout dépenser plus d'un franc cinquante.

13, La hotte terminée.

14, Dessin à faire soit au crochet, soit au filet brodé en reprise; ce modèle peut servir pour dessus de table, couvre-pieds, etc.

Le n° 15 est une bordure qui peut s'adapter à ce dessin ou s'employer isolément.

Les n°s 16 et 17 te donnent le patron d'une pèlerine basquine pour petite fille : ce gracieux vêtement, d'une forme toute nouvelle, se fait ou de la couleur de la robe ou d'une couleur tranchante ou blanc, et c'est le plus souvent ainsi; le patron 16 l'indique la pèlerine, il se coupe en biais si l'étoffe est à raies ou à carreaux, droit fil si l'étoffe est unie; le devant doit être fermé par des boutons et les deux petits bouts se joignent à la ceinture sur laquelle doit être montée la basquine 17, laquelle basquine s'ouvre sur le devant; si l'on exécute ce modèle en étoffe un peu forte, il peut servir pour les jours froids ou humides; si au contraire on choisit une étoffe légère, telle que la mousseline ou le jaconas, il faut orner cette basquine ou d'une petite dentelle ou d'une simple broderie.

Ici finit la petite édition.

18, Garniture guipure pouvant servir pour manches pagodes, canezou, mantelets, robes de baptême, etc.; elle est mélangée de festons, de broderie anglaise, de barettes au feston, de roues, et puis enfin bordée d'un feston feuille de rose; ce dessin a le double avantage d'être joli et vite fait.

19, Quart d'un mouchoir; il se fait au plumetis, point de sable, point de plume, festons et œillets, il doit être bordé ou d'une valenciennaise pas très-haute ou d'une dentelle de Venise.

20, J. F. enlacées, plumetis avec mélange d'œillets ou de pois.

21, Madeleine au plumetis, œillets et jours.

22, H. plumetis.

23, Entre-deux, plumetis avec jours.

24, E. C. plumetis; pois ou œillets.

25, Modèle d'une *corbeille Fontange*; chez madame Marie Soudant, nous avons vu cette carcasse recouverte en laine de deux couleurs, rouge et verte, toutes les deux ombrées; l'une des côtes était verte, l'autre rouge et ainsi de suite alternativement; quant à la manière de s'y prendre pour la recouvrir, rien n'est plus facile; relis l'indication donnée en février au sujet du bœuf. Si tu voulais employer du crochet, je t'inviterais encore à te souvenir de l'explication de la *corbeille Lavallière* de notre Numéro de mars, moins les glands.

26, C. T. Plumetis, jours et œillets au feston.

27, Rond d'un bonnet pour le plumetis; je pense pouvoir bientôt t'envoyer une forme de bonnet nouvelle, je sais que cela te fera plaisir, que me faut-il de plus pour exciter mon zèle?

28, Passe du bonnet; inutile de te dire que le rond, pour qu'il soit gracieux, doit toujours être en biais.

29, J. F. enlacées, au plumetis ou au feston.

30, Camille, au plumetis avec œillets ou pois.

31, Aline, tout œillets ou tout pois ou bien alterné œillets et pois.

32, Patron de grandeur naturelle de la pèlerine basquine dont je t'ai donné l'explication aux n°s 16 et 17.

33, Basquine.

34, Patron de petit béguin; ce modèle est d'une forme parfaite, il se fait en batiste ou en jaconas et doit être garni d'une petite dentelle ou d'une légère broderie.

35, La pièce du milieu du béguin.

36, Dos d'une robe pour petite fille de cinq à six ans; par sa forme elle fait en même temps robe et gilet; pour la réussir, rapproche les morceaux par lettres alphabétiques; la robe qui m'a suggéré l'idée de t'envoyer ce patron était en mousseline rose avec gilet de piqué blanc fermé par de délicieux boutons roses, j'allais dire boutons de roses tant ils en avaient l'air; sur la petite jupe il y avait deux volants festonnés; les manches et les basques étaient entourées d'une petite garniture également festonnée. La charmante petite fille qui portait cette robe, avait un chapeau rond en paille guipure; pour se représenter cette paille on n'a qu'à se rappeler la dentelle dont elle porte le nom. Rien n'est joli comme tous ces costumes d'été qui, aux Tuileries, rivalisent de fraîcheur, de grâce, je dirais même de coquetterie; car toutes



les mères en ont pour leurs fillettes; celles-ci s'y prêtent merveilleusement, et il ne faut pas s'étonner d'entendre souvent ces graves personnes de huit à neuf ans discuter sur les cachemires de l'Inde et la dentelle de Chantilly beaucoup mieux qu'elles ne sauraient le faire sur leur histoire de France ou leur géographie.

L'on trouve maintenant des cotons de toutes les nuances, résistant parfaitement au blanchissage; aussi ne voit-on que robes à volants festonnés; ici je parle pour nous, car cette mode a pris un tel développement que la robe la plus simple ne se fait plus à jupe unie; c'est bien notre affaire à nous qui mourions d'envie de nous *volaniser*; en fait d'objets festonnés en couleur, je dois te signaler une nouveauté qui me paraît très-jolie pour cols du matin et de campagne: ce sont des cols avec manches pareilles, en étoffe de couleur unie, en *étolfe de couleur* tu as très-bien lu; on les fait aussi en étoffe fond blanc à pois, soit lilas, soit bleus, soit roses; leur forme est assez grande et ils sont la plupart entourés d'une petite garniture festonnée de la couleur des pois, et qui doit se tuyauter; d'autres se font tout plats avec une simple piqure, les manches doivent toujours être en rapport. J'ai vu ainsi beaucoup de chemises de nuit, et c'est une petite fantaisie peu coûteuse, puisque cette toile à pois ne se vend que 50 à 60 c. le mètre; avec 1 fr. 50 c. j'ai eu mon col, la guimpe et les manches. Mais revenons à la petite robe.

37, C'est le petit côté.

38, La basque qui doit être adaptée au petit côté.

39, Le devant qui fait gilet; on peut aussi bien le faire pareil à la robe que d'une couleur tranchante.

40, Le devant formant le corsage de la robe.

41, La petite manche pagode.

42, Autre manche mais courte, pour les robes décolletées; celle-ci est à bouillon et doit être froncée dans le haut comme dans le bas, c'est-à-dire que l'ampleur se perd dans de gros plis plats; les deux entailles qui sont dans le bas t'indiquent où ces plis doivent commencer. On pose ordinairement sur ces manches de gros nœuds à bouts flottants.

Je ne puis me décider à te quitter sans te faire part d'une heureuse économie que ma mère vient de m'apprendre. Dans toutes les courses que je fais avec tant de plaisir à ton intention, j'avais remarqué aux étalages de différents magasins de nouveautés, de charmantes toiles perses pour robes du matin; je désirais vi-

vement m'en donner une, mais les façons et les garnitures de nos robes coûtent si cher que je n'osais me passer cette fantaisie; j'en parlai à ma mère, qui me dit: « Si la façon te fait peur, fais-la toi-même et ne la garnis pas. — Mais je ne puis, lui dis-je, et le corsage? — Oh! on s'en passe! » Pas de corsage, ceci me paraissait étrange! pourtant je me risquai, j'achetai la robe, je fis le jupon, espérant qu'une idée me viendrait. L'idée n'étant pas venue, j'avais toute confuse remis l'étoffe dans mon armoire, lorsqu'un matin ma mère entra dans ma chambre: « La robe ne se finit donc pas, me dit-elle? — J'ai fait le jupon, chère mère, et votre fille est à bout de science! » Alors, elle s'empara de l'étoffe, prit le patron du caraco ou veste grecque que notre journal a donné dans le mois de février, et après en avoir coupé un pareil et qui se trouvait tout à fait à ma mesure, elle prit des bandes larges de 7 centimètres, elle les bâtit en droit fil sur endroit devant, en bas du caraco, ainsi qu'au bas des manches; sur le bord de ces bandes elle traça des festons qu'elle me fit coudre à points perdus, ensuite je découpai et ayant retourné les dents, je fis un ourlet à l'envers, j'eus par ce moyen une jolie garniture qui ne me coûtait rien. Je pris des boutons de bois un peu bombés que je recouvris avec les échancrures des manches et du cou; j'en plaçai un au milieu de chaque dent du caraco; sous les boutons je mis des agrafes et je fis des arrêts au côté gauche; mon jupon fut monté sur un ruban, après quoi j'em brassai ma chère mère bien tendrement, car j'avais, grâce à elle, une charmante toilette du matin qui ne me coûtait que 8 francs!

Je réclame encore quelques minutes pour te faire part d'une autre petite découverte qui a aussi son mérite; il s'agit de la *balle-brosse* qui sert à nettoyer les robes et tous autres objets en soie; cet ouvrage bien facile, peu coûteux, est d'une grande utilité.

Si tu as des laines à tapisserie dont les couleurs soient passées, tu peux ici les employer avantageusement; dans le cas où tu n'en aurais pas, achète 62 grammes de grosses laines blanches, tout ce que tu trouveras de plus commun, dévide cette laine sans serrer, fais une balle grosse comme les deux poings, entoure cette balle de flanelle blanche; pour cela, coupe un rond de flanelle de 35 centimètres de diamètre, mets la balle de laine dedans, prends la conférence, fais-y un petit rempli, puis plisse à gros plis plats de manière qu'il ne te reste qu'un petit trou rond de la grandeur d'un centimètre; coupe un morceau de ruban de toile de 23 centimètres de longueur, couds



les deux bouts sur ce trou, c'est ce qui te servira pour passer la main, en brossant ainsi tu auras plus de force; demande ensuite à ta mère tous les vieux morceaux de tricot de laine ou de flanelle qu'elle peut avoir, taille deux ronds de 38 centimètres de diamètre, ourle-les, passe des cordons dans ces ourlets, ce qui te fera un petit sac; lorsque tu auras une robe de soie ou un mantelet à brosser, tu enfermes ta balle dans un de ces ronds de flanelle ou de tricot de laine, laissant l'ouverture du côté où tu as déjà cousu ton cordon de toile; si tu voulais frotter une robe de couleur claire, tu aurais soin de changer l'enveloppe. Cette balle-brosse a le grand avantage de ne point érailler ni la soie, ni les garnitures, de ne point faire de faux plis, et laisse à l'étoffe tout son brillant.

43. Petite bavette.

J'allais te dire adieu, oubliant de te donner la description de notre gravure.

La jeune fille porte une robe de popeline unie, le devant de la jupe et le corsage sont décorés par des rubans de taffetas n° 5, posés à plat et retenant des pattelettes faites avec ce même ruban; l'ouverture des manches qui laisse apercevoir la sous-manche de mousseline unie, est également garnie; le tour des basques, le tour du cou, et le dessus des manches ont de plus une petite frange de 3 centimètres. Le corsage est assez ouvert pour laisser voir une chemisette montante et à jabot, il est seulement retenu par deux nœuds sans bouts. Les cheveux à racines droites, sont ornés de velours pareils à ceux des poignets. La garniture de la robe peut se faire de différentes manières; ainsi, je l'ai vue d'abord telle que je viens de te la décrire, seulement les rubans étaient d'une couleur tranchante sur celle de la robe. Cette robe était en taffetas d'Italie gris-cendre de rose; sur la jupe il y avait trois volants, au bord desquels se trouvait le même ruban écossais, mais beaucoup plus large que celui des garnitures du corsage et posé à plat avec franges; quant

au corsage, il n'avait aucune différence avec celui-ci.

La petite fille a une robe de mousseline brodée; au-dessus des volants est un bouillon dans lequel on a passé un ruban; le corsage à revers avec une petite garniture, est surmonté du même bouillon, la pièce du milieu est composée de bouillon et d'entre-deux, le dernier entre-deux est bordé d'une toute petite garniture; les manches sont faites dans le même genre que la pièce de devant, seulement la garniture qui tombe sur le bras est un peu plus haute; celle des pantalons est assortie à la robe.

Le petit chapeau *batelière* en paille d'Italie est entouré de fleurs des champs. Enfin, cette toilette est complétée par un velours noir retenant une croix en turquoises, et des mitaines en filet.

Le petit garçon a une tunique, ou blouse en coteline, garnie de deux velours dont un très-large, sa chemisette très-ample retombe sur un nœud de ruban qui lui-même retient la petite jupe pareille à la veste; le pantalon et le col sont en broderie anglaise, les petites manches bouillons ont un poignet également brodé. Son chapeau en feutre ou en paille de fantaisie, a une plume d'autruche retenue par un nœud de velours.

Explication du rébus de juin. — Tu as lu aussi facilement que de l'écriture ces trois notes de musique, *Mi, La, Mi*, tu n'as pas eu plus de peine à reconnaître un *cep* de vigne, des *œufs*, moins encore pour la valeur du chiffre *un* qui les suit; la lettre *N* ainsi placée fait un *n mi*. Tu voudras bien prendre le *C* devant une haie pour *c'est*, et remarquer que ce cheval est au *trot*, et tu diras: *Mille amis c'est peu, un ennemi c'est trop*; je t'abandonne cette pensée pour ce qu'elle vaut; j'en accepte bien volontiers la seconde partie; mais je dirais tout aussi volontiers, mille amis c'est beaucoup, si tant est que ce ne soit pas trop.

Adieu, à bientôt, à toujours plutôt, car lorsque je ne t'écris pas, je songe à toi.

E. E.

## ÉPHÉMÉRIDES.

25 JUILLET 1794 (7 thermidor). — MORT D'ANDRÉ CHÉNIER.

André Chénier était né à Constantinople le 29 octobre 1762, il fut élevé en France. Il se livra aux lettres dès sa jeunesse; formé à l'école des Grecs, il donna à la poésie française une fraîcheur, une sève que depuis longtemps elle ne connaissait plus; malheureusement, on déplore qu'un si bel instrument poétique soit consacré à chanter des idées licencieuses. La révolution fran-

çaise vint ajouter à la lyre de Chénier une corde plus sévère et plus mâle. Il accueillit les idées généreuses de la révolution avec enthousiasme, mais il se révolta contre ses excès. Il s'offrit à défendre Louis XVI; flétrit dans ses vers énergiques les tyrans qui se cachaient derrière le fantôme de la liberté, et il eut enfin l'honneur de devenir victime à son tour. Il fut arrêté à Passy et



conduit à la Conciergerie. Déclaré ennemi du peuple, convaincu d'avoir écrit contre la liberté et défendu la tyrannie, il fut condamné à mort. La sentence fut exécutée le sept thermidor. Chénier se trouva dans la charrette illustrée par tant de nobles victimes, à côté du poète Roucher. Ils parlèrent de poésie à leurs derniers moments, et récitèrent de mémoire la première scène d'*Andromaque* :

Oui, puisque je retrouve un ami si fidèle,  
Ma fortune va prendre une face nouvelle, etc.

Ils monteront ensemble à l'échafaud.  
— *Pourtant, j'avais quelque chose là !* dit Chénier en touchant son front, qui allait s'incliner sous le couteau.

On ne lit jamais sans émotion les der-

niers vers de Chénier, écrits dans sa prison et restés inachevés :

Comme un dernier rayon, comme un dernier zéphire  
Anime la fin d'un beau jour,  
Au pied de l'échafaud, j'essaie encor ma lyre;  
Peut-être est-ce bientôt mon tour.  
Peut-être avant que l'heure, en cercle promenée,  
Ait posé, sur l'émail brillant,  
Dans les soixante pas où sa route est bornée,  
Son pied sonore et vigilant,  
Le sommeil du tombeau pressera mes paupières.  
Avant que de ses deux moitiés  
Ce vers que je commence ait atteint la dernière,  
Peut-être en ces murs effrayés,  
Le messager de mort, noir recruteur des ombres,  
Escorté d'infâmes soldats,  
Remplira de mon nom ces longs corridors sombres.

Les vers ne sont pas finis, et deux jours après, la France était délivrée.

### MOSAÏQUE.

Prenez soin des minutes et les heures se garderont elles-mêmes.

FRANKLIN.

La politesse est la sœur de la charité.

SAINT FRANÇOIS D'ASSISE.

A mesure qu'on est raisonnable, on apprend de plus en plus à se modérer, parce qu'on ne veut que ce qu'il convient de vouloir pour être heureux.

BOSSUET.

### RÉBUS.



Paris.—Imprimerie de Mme V<sup>e</sup> Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46.